



## MAS et Diplôme en enseignement secondaire II

# Enseigner Nietzsche

## Mémoire professionnel

*Travail de* Alexandre Vouilloz  
*Sous la direction de* Christophe Calame

Lausanne, juin 2016

## Table des matières

<b>1.</b>	<b>Introduction.....</b>	<b>2</b>
<b>2.</b>	<b>Nietzsche et l'enseignement.....</b>	<b>3</b>
2.1	L'élargissement de la culture.....	5
2.2	La réduction de la culture.....	6
2.3	L'enseignement de la philosophie.....	7
<b>3.</b>	<b>Didactiser la philosophie de Nietzsche.....</b>	<b>8</b>
3.1	Le projet nietzschéen.....	9
3.2	Lire Nietzsche.....	10
<b>4.</b>	<b>Conclusion.....</b>	<b>12</b>
<b>5.</b>	<b>Bibliographie.....</b>	<b>14</b>
<b>6.</b>	<b>Annexes.....</b>	<b>15</b>

## Enseigner Nietzsche

---

### 1. Introduction

On ne doute plus guère aujourd’hui de l’intérêt philosophique de la pensée de Nietzsche, pensée si déroutante, si *violemment* déroutante de prime abord. Sous nos latitudes, quelques écoles de tradition chrétienne verrait encore d’un mauvais œil que l’on fasse lire à leurs étudiants un brûlot comme l’*Antéchrist*, c’est probable ; mais du moins l’on ne perçoit plus dans des formules telles que « Périssent les faibles et les ratés : premier principe de *notre* amour des hommes »<sup>1</sup>, le coup d’envoi de la catastrophe nationale-socialiste. Nietzsche a sa place dans les manuels d’histoire de la philosophie, et comme il constitue, selon l’expression d’Eugen Fink, un « terrible point d’interrogation sur le chemin (...) où l’homme européen s’est trouvé engagé jusqu’à présent »<sup>2</sup>, il semble parfaitement légitime de prendre sa philosophie comme objet d’enseignement, et ce dès le niveau gymnasial. D’ailleurs, le caractère polémique de cette pensée, qu’il séduise ou qu’il heurte, constitue certainement un appât de choix pour amener les étudiants au questionnement philosophique.

Il n’empêche que l’enseignement de cette pensée ne laisse pas de poser quelques difficultés de taille. Sans doute n’existe-t-il pas de philosophe facile à enseigner, mais Nietzsche nous paraît particulièrement compliqué à didactiser. Une bonne part des écueils rencontrés ressortissent à la spécificité de l’œuvre nietzschéenne : œuvre labyrinthique, aphoristique, souvent contradictoire (en apparence), et qui, mettant au jour des problèmes si nombreux, peut sembler au final n’en soulever aucun de manière sérieuse.

S’il faut, pour comprendre un philosophe, et donc aussi pour l’enseigner, partir des problèmes qu’il pose, l’enseignant risque fort de se retrouver devant des choix difficiles. Morale, religion, Etat, science, féminisme, socialisme, romantisme, philosophie : voilà, pêle-mêle, quelques-unes des cibles d’attaque du philosophe. Bien sûr, nous ne saurions affirmer que Nietzsche est

---

<sup>1</sup> AC, p.1042. Toutes les citations de Nietzsche, exceptées celles tirées de *Sur l’avenir de nos établissements d’enseignement*, ont été prises dans les Œuvres, deux volumes, Robert Laffont, coll. « Bouquins », Paris, 1993, divers traducteurs. La liste des abréviations se trouve dans la bibliographie.

<sup>2</sup> Eugen Fink, *La philosophie de Nietzsche*, Les Éditions de Minuit, Paris, 1965, p.9

le seul penseur à s'être choisi de multiples sujets de réflexion, mais la difficulté le concernant tient sans doute au fait que d'une part tous les aspects de sa philosophie sont fortement liés entre eux, et que d'autre part, l'on peine à savoir d'où partir pour apercevoir cette cohérence. Ou plutôt : de quel texte partir, qui constituerait le fondement de cette pensée et que l'on pourrait dès lors donner à lire aux élèves pour les introduire dans cette philosophie.

Faudrait-il donc se passer des textes du philosophe ? Leur en substituer d'autres, ceux de commentateurs qui ont reconstruit cette pensée dans le souci d'élucider sa cohérence d'arrière-plan ? Dans ce travail, nous souhaiterions présenter notre réflexion à ce propos.

Mais nous ne saurions aborder la question de savoir comment enseigner Nietzsche sans examiner d'abord – et *brièvement* : un travail aux proportions si menues ne peut être exhaustif – la vision nietzschéenne de l'enseignement. En effet, c'est là un thème qui traverse l'œuvre du philosophe d'un bout à l'autre.

## 2. Nietzsche et l'enseignement

La réflexion nietzschéenne sur l'enseignement (ou, plus globalement, sur l'éducation, la formation – la *Bildung*), prend une tournure très polémique, et ce chez le premier Nietzsche déjà. Il n'y a rien là pour nous étonner ; on ne voit pas pourquoi ce domaine resterait inattaqué par un philosophe qui revendique son inclination belliqueuse : « Je suis de nature guerrière. L'agression fait partie de mes instincts »<sup>3</sup>. Intempestif, Nietzsche s'oppose résolument à la culture de son époque – qui sans doute est encore la nôtre. Une culture dont il ne cesse de relever la médiocrité, une culture « dépourvue de signification, de substance et de but »<sup>4</sup>, une culture qui produit, et qui est engendrée par, un type de vie faible – « comme déformé par la maladie, amaigri et pâle, avec les yeux caves et la mine fatiguée »<sup>5</sup>. A notre modernité, Nietzsche opposera continuellement la Grèce antique, la culture des grecs, « de toutes les races d'hommes la plus accomplie, la plus belle, la plus enviée, la plus séduisante, la plus entraînante vers la vie »<sup>6</sup>. La culture des *premiers* grecs : le déclin de l'Europe selon Nietzsche, et c'est là une chose bien connue, commence à l'époque de Socrate.

---

<sup>3</sup> EH, p.1125

<sup>4</sup> EH, p. 1157

<sup>5</sup> Col III, p.306

<sup>6</sup> NT, « Essai d'autocritique », p.23

Il faut entendre ici par culture (*Cultur*) l'ensemble des activités de l'homme et de ses productions, à une époque et dans un lieu donnés : art, philosophie, morale, enseignement, politique, etc. L'enseignement occupe dans la culture une place centrale : il constitue bien sûr une partie de la culture, au même titre que la politique ou l'art par exemple, mais il est surtout ce qui engendre ou conserve les tendances culturelles. De fait, il ne peut qu'être une cible majeure dans la charge nietzschéenne contre la culture de l'époque. Et les changements culturels que le philosophe espère et dont il entend poser les bases devront passer par une nouvelle éducation, un nouvel enseignement.

Or l'éducation, selon Nietzsche, doit être désormais la tâche du philosophe. C'est à lui qu'il incombe de légiférer en ce domaine, puisqu'il peut seul apporter de nouvelles réponses à la question de savoir dans quel sens doit aller l'humanité<sup>7</sup>.

Nous le voyons, comprendre la vision nietzschéenne de l'éducation et de l'enseignement exigerait l'étude complète de sa philosophie – entreprise bien trop vaste pour notre petit travail. Mais si nous ne pouvons faire le tour de cette question, il est du moins possible de dire quelque chose de plus précis sur les premières attaques de Nietzsche en ce domaine, en particulier sur celles qu'il lance dans une série de conférences à Bâle en 1872 – *Sur l'avenir de nos établissements d'éducation* – et qu'il reprendra dans les *Considérations inactuelles*. Les cinq conférences bâloises peuvent d'autant plus nous intéresser qu'elles s'occupent surtout de l'enseignement au niveau gymnasial.

C'est le *Gymnasium*, en tant que 2<sup>ème</sup> cycle d'enseignement, qui est selon Nietzsche le « centre moteur » des établissements d'enseignement :

toutes les autres institutions doivent se mesurer au but culturel qui est visé par le gymnase, elles souffrent avec lui des errements de sa tendance, elles seront aussi purifiées et rénovées par sa purification et sa rénovation. Même l'Université ne peut prétendre à cette importance de centre moteur (...).<sup>8</sup>

Les deux principaux axes critiques que suit le philosophe dans ces conférences (et qu'on retrouve également, parmi d'autres, dans les *Inactuelles*) attaquent ces deux tendances néfastes qui sont à l'œuvre dans les établissements d'enseignement : l'élargissement de la culture d'une part, et d'autre part sa réduction. Ces tendances sont apparemment opposées, mais toutes deux concourent en fait à affaiblir la culture.

<sup>7</sup> Cf. notamment *PBM*, § 211, p.660 : « *Mais les vrais philosophes commandent et font la loi* : ils disent : "Il doit en être ainsi !", ce sont eux qui déterminent la direction et le but de l'homme (...). »

<sup>8</sup> Nietzsche, *Sur l'avenir de nos établissements d'enseignement*, in *Oeuvres I*, Gallimard, 2000, p.219

## 2.1 L'élargissement de la culture

C'est la volonté de faire accéder les masses à la culture. Celle-ci devient alors faible, elle « ne peut plus fonder aucun privilège ni aucun respect »<sup>9</sup>. Rapporter la faiblesse et les phénomènes d'affaiblissement au « plus grand nombre » sera une constante de la pensée de Nietzsche ; c'est toujours l'être singulier, l'individu, le *fort*, qu'il s'agit pour lui de défendre contre la multitude (ou la masse, le vulgaire, la populace, le troupeau). Il faut voir dans le désir d'extension des droits d'accès à la culture l'appétit de l'Etat ou du Marché, pour lesquels la culture ne saurait assumer qu'un rôle ancillaire, et qui ont intérêt à créer une masse uniforme, homogène. L'école, le gymnase, devraient au contraire permettre et favoriser l'apparition du « génie » (le développement de celui qui fait montre de talent) ; « la concentration de la culture sur un petit nombre est une loi nécessaire »<sup>10</sup>. Seul l'individu génial pourra en retour servir noblement la culture, donner une image supérieure de l'humanité.<sup>11</sup>

Nietzsche jette notamment un regard noir sur la démocratisation de la composition qu'il remarque dans les gymnases :

très rares sont ceux qui savent aujourd'hui que peut-être parmi plusieurs milliers il en est à peine *un* qui est en droit de se faire entendre par écrit et que tous les autres qui le tentent à leurs risques et périls, mériteraient comme salaire, s'ils se trouvaient parmi des gens capables de juger, un rire homérique pour chaque phrase imprimée.<sup>12</sup>

Néanmoins, concernant ces quelques individus appelés à s'élever au-dessus de la masse, Nietzsche ne propose aucunement de les laisser d'emblée faire l'exercice de leur « libre personnalité », la preuve de leur « originalité », au-delà de toute tradition. Bien au contraire, le

<sup>9</sup> *Ibidem*, p.214

<sup>10</sup> *Ibidem*, p.193

<sup>11</sup> A ce propos, on trouve dans *Schopenhauer éducateur* cette analogie avec l'univers des bêtes et des plantes : « Combien volontiers voudrait-on appliquer à la société et à son but un enseignement que l'on peut tirer de l'étude de toutes les espèces du monde animal et végétal ! On constatera alors que seuls importent quelques exemplaires supérieurs, où seul ce qui est plus extraordinaire, plus puissant, plus compliqué et plus fécond joue un rôle ; on le ferait volontiers, si les préjugés que l'on tient de l'éducation à propos des fins de la société n'opposaient la plus vive résistance. Il est en somme aisément de comprendre que le but de l'évolution se trouve réalisé quand une espèce a atteint sa limite extrême et le stade intermédiaire qui conduit à une espèce supérieure, et non point lorsque l'espèce présente une masse d'exemplaires pareils et que ceux-ci jouissent du bien-être et encore moins lorsqu'ils sont les derniers venus dans la même catégorie. », *Col III*, p.322

<sup>12</sup> *Sur l'avenir de nos établissements d'enseignement*, op.cit., p.221

philosophe prône l’obéissance et la discipline, la lenteur, l’extrême rigueur (qui doivent notamment s’apprendre par l’étude du latin et du grec). Nietzsche n’a rien d’un anarchiste ; tout à rebours, et sur ce point non plus le philosophe ne changera pas de vision, la hiérarchie et l’ordre sont dans sa pensée des valeurs qui garantissent l’homme contre le chaos – qu’il nomme bien souvent *barbarie*. La liberté ne peut venir qu’après l’obéissance. Mais elle *doit* venir après elle. Le maître doit finalement pousser l’élève à se détacher de lui. Zarathoustra le dira de manière éloquente à ses disciples : « maintenant je vous ordonne de me perdre et de vous trouver vous-mêmes »<sup>13</sup>. Bien sûr, la liberté (la *vraie*, faudrait-il ajouter, non pas cette servitude déguisée contre laquelle Nietzsche ne cesse de s’emporter) n’appartiendra qu’aux « forts »; la masse, faible, est vouée à une obéissance qui ne se termine pas avec la fin des études.

La tendance à l’élargissement de la culture, force est de le constater, n’a pas faibli aujourd’hui : on compte de plus en plus de gymnasiens, et l’on croit, globalement, aux capacités créatrices de tous les élèves, géniaux ou non. Nous ne pouvons pas vraiment débattre ici des vues de Nietzsche, mais le titre même de notre mémoire dit assez que nous ne les partageons pas complètement – nous nous proposons, après tout, d’enseigner Nietzsche à la totalité de nos élèves. Il nous semble donc tout à fait possible de didactiser cette philosophie sans souscrire à la vision de l’enseignement qu’elle promeut.

## 2.2 La réduction de la culture

Cette tendance a trait à la formation des savants: elle concerne donc moins le gymnase que l’université et nous ne l’évoquerons que brièvement. La réduction s’opère par la spécialisation, voire l’hyperspecialisation, dans une matière – que l’on songe ici au spécialiste du cerveau de la sangsue que rencontre Zarathoustra –, au détriment d’une perspective culturelle plus générale. On favorise ainsi l’avènement des hommes de science, mais non des génies<sup>14</sup>, lesquels ont besoin d’une vue plus large pour s’épanouir. Or une culture dont les principaux serviteurs sont, non pas les génies créateurs, mais les savants, est vouée à une vie faible, malade :

---

<sup>13</sup> APZ, p.343

<sup>14</sup> Et comme le dira le § 207 de PBM : « Comparé à un génie, c'est-à-dire à un être qui *procrée* ou qui *enfante* – en donnant à ces deux mots leur acception la plus haute –, le savant, l’homme de science moyen, tient toujours un peu de la vieille fille (...) », p.652

ces derniers veulent tuer la nature, la décomposer et la comprendre, les premiers entendent l'augmenter par une nouvelle nature vivante. Il en résulte, par conséquent, une opposition de sentiments et d'activités. Les époques complètement heureuses n'avaient pas besoin du savant et l'ignoraient, les époques complètement malades et moroses le considéraient comme l'homme le plus élevé et le plus digne et le plaçaient au premier rang. (...) Ce qu'il y a de certain, c'est que, maintenant encore, dans bien des domaines, le savant est estimé trop haut ; voilà pourquoi son influence est néfaste, surtout pour ce qui concerne le génie naissant.<sup>15</sup>

### 2.3 L'enseignement de la philosophie

Comme la question éducative en général, celle de l'enseignement de la philosophie est de première importance pour Nietzsche. Sur ce point encore, nous nous bornerons à évoquer la position du premier Nietzsche, en l'occurrence celle qu'il adopte dans la troisième *Inactuelle – Schopenhauer éducateur* –, parce qu'elle concerne plus spécifiquement l'éducation à la philosophie dans les établissements d'enseignement<sup>16</sup>.

Or, selon le philosophe, ces établissements ne cherchent justement pas à éduquer leurs élèves en vue de la philosophie, « mais simplement en vue d'un examen sur des matières philosophiques »<sup>17</sup>. C'est d'abord l'Etat qui est responsable de cette stérilité, puisqu'il attend des professeurs qu'il engage, non de la pensée, mais de l'érudition, la connaissance de l'histoire de la philosophie. Cette connaissance touffue de doctrines si variées, qu'il s'agit ensuite de transmettre aux élèves, ne pousserait pas ceux-ci à philosopher, et même : elle opérerait sur eux comme un frein, ou un repoussoir.

La confusion des opinions doit-elle les décourager d'avoir, eux aussi, des opinions ? Doivent-ils être instruits à prendre part aux jubilations sur le thème : quel long chemin nous avons parcouru ? Doivent-ils peut-être même apprendre à haïr et à mépriser les philosophes ?<sup>18</sup>

---

<sup>15</sup> Col III, p.334

<sup>16</sup> Dans les universités, en fait, mais la critique de Nietzsche est sans doute applicable aux gymnases qui dispensent un enseignement philosophique. Notons par ailleurs que cette critique ressemble beaucoup à celle que l'on trouve chez l'« éducateur » Schopenhauer – cf. son délicieux pamphlet *Contre la philosophie universitaire*.

<sup>17</sup> Col III, p.348

<sup>18</sup> Ibidem, p.347

En somme, ce que reproche Nietzsche à cet enseignement, c'est d'être éloigné de la vie, de l'expérience – « cinquante systèmes réduits à un certain nombre de mots »<sup>19</sup>. En fin d'études, l'élève éprouverait le soulagement de n'être pas philosophe, et peut-être est-ce justement là le but de l'Etat : il autoriserait l'enseignement de la philosophie pour rendre celle-ci inoffensive.

C'est entendu, l'enseignement de la philosophie court toujours le risque de n'être guère philosophique ; il peut endormir les esprits quand il s'agirait de les éveiller. Néanmoins, toutes les histoires de la philosophie ne se ressemblent pas, et il est possible d'en raconter une qui tende vers un au-delà des mots, vers la vie. Nietzsche lui-même se dit par exemple stimulé par la lecture de Diogène Laërce, qu'il oppose aux ouvrages scientifico-soporifiques. Et, pour rester dans l'histoire de la philosophie grecque, l'on peut aussi songer aux travaux de Pierre Hadot<sup>20</sup>. Concernant le patronage de l'Etat, il nous faut relever que le plan d'études cantonal vaudois donne notamment comme objectif à l'enseignement de la philosophie d'« offrir à l'élève des moyens de s'orienter dans la pensée, en lien avec les problèmes de la vie et du monde contemporain », et déclare qu'« étant donné le caractère propre de l'interrogation philosophique, la plus grande liberté doit être laissée au maître »<sup>21</sup>.

### 3. Didactiser la philosophie de Nietzsche

Le professeur vaudois de philosophie se trouve donc libre, en principe, d'enseigner Nietzsche. Reste à savoir *comment* – encore une vaste question, et à laquelle il ne faudrait répondre, dans l'idéal, qu'au terme d'un examen complet de la philosophie de Nietzsche. Mais même alors, il serait impossible de désigner avec certitude la meilleure voie d'accès à cette philosophie : prétendre être en mesure de le faire reviendrait à se montrer ridiculement dogmatique, et l'on ne mériterait comme salaire qu'un rire nietzschéen. Nous souhaiterions néanmoins présenter deux principes que nous entendons suivre dans l'élaboration d'un cours sur Nietzsche : montrer l'unité du projet nietzschéen et en passer par la lecture de textes.

---

<sup>19</sup> *Ibidem*, p.348

<sup>20</sup> Notamment à son livre *Qu'est-ce que la philosophie antique ?*, qui montre que la philosophie n'était pour les Anciens rien moins que purement théorique.

<sup>21</sup> Plan d'études cantonal vaudois 2015-2016 pour l'école de maturité

### 3.1 Le projet nietzschéen

Nous le disions en introduction, le caractère polémique de l'œuvre de Nietzsche est immédiatement visible. Remarquable est aussi le *nombre* d'ennemis que s'est choisis le philosophe, si bien que l'on peut avoir l'impression que le texte nietzschéen est tissé d'une suite de *non*. Dès lors, il semblerait que le professeur doive commencer par sélectionner laquelle de ces opposition il souhaite présenter à ses élèves : l'opposition au christianisme par exemple, puisque celui-ci est tout particulièrement attaqué. Les commentateurs ont depuis longtemps mis en évidence la cohérence de fond de la philosophie de Nietzsche, mais est-il vraiment nécessaire de la présenter aux étudiants? Question d'autant plus légitime que, le temps consacré à l'étude d'un philosophe au gymnase étant toujours relativement bref, seuls un ou deux aspects de sa réflexion pourront être abordés. Par suite, laisser dans l'ombre l'unité de fond qui relie ces aspects aux autres constituerait une option viable.

Nous pensons néanmoins qu'il vaudrait mieux ne pas s'enfermer dans la présentation de l'une des attaques sans montrer la cohérence de fond de cette philosophie car l'on courrait le risque faire passer Nietzsche pour un simple négateur<sup>22</sup> – ce qu'il n'est pas : « je conteste comme jamais il n'a été contesté, et pourtant je suis le contraire d'un négateur », écrit-il dans *Ecce Homo*<sup>23</sup>. Le contenu positif de cette pensée, quoique moins visible, est plus fondamental ; il coïncide avec sa « profondeur d'intention »<sup>24</sup> : l'atteinte du « *plus haut degré de puissance et de splendeur* du type homme »<sup>25</sup>. Selon Nietzsche, c'est la morale qui a toujours empêché l'homme d'atteindre ce but ; de fait, elle constitue le « danger des dangers »<sup>26</sup>, elle est le grand ennemi. Il nous semble donc essentiel de commencer par expliquer, avec des extraits choisis, que Nietzsche est fondamentalement *immoraliste* – c'est toujours la morale<sup>27</sup> qui est visée par Nietzsche, dans toutes ses attaques – et que cet immoralisme ne peut être réduit à une volonté d'ôter à l'homme toute dignité, bien au contraire.

---

<sup>22</sup> Et par suite, on risquerait de conduire certains étudiants à se faire boutefous : la dynamite nietzschéenne est séduisante.

<sup>23</sup> EH, p.1189

<sup>24</sup> Karl Jaspers, *Nietzsche: introduction à sa philosophie*, Gallimard, Paris, 1950, p.151

<sup>25</sup> GM, « Avant-propos », p.774

<sup>26</sup> *Ibidem*, p.774

<sup>27</sup> Non la morale en général, faut-il préciser, mais notre vieille morale européenne, définie par une table de valeurs Bien et Mal spécifique (héritée du platonisme et du christianisme) et dans laquelle s'enracinent toutes nos activités et productions culturelles.

Les paragraphes 3-6 de l'avant-propos à la *Généalogie de la morale* (annexe 2) sont particulièrement éclairants sur ce point. Ils pourraient être accompagnés des paragraphes 4 et 7 de la partie « Pourquoi je suis un destin » dans *Ecce Homo* (annexe 3), des paragraphes 345 et 346 du *Gai Savoir* (annexe 4) et/ou des discours suivants de Zarathoustra : « Les trois métamorphoses » et « Des vieilles et des nouvelles tables » (annexe 5).

### 3.2 Lire Nietzsche

Nietzsche passe généralement auprès du grand public pour un philosophe « facile » à lire : c'est qu'on ne trouve pas chez lui de vocabulaire excessivement technique, ni cette sécheresse qu'engendre dans beaucoup d'œuvres philosophiques le rejet de tout élément rhétorique. Mais si ses textes sont de fait, pour la plupart, agréables à lire, si on ressent à leur contact un plaisir esthétique, ils présentent néanmoins bien des difficultés. Par exemple : les mots courants qu'utilise Nietzsche n'ont souvent pas le sens courant qu'on leur imagine ; certains termes sont « surdéterminés »<sup>28</sup> ; la plupart de ses textes sont saturés de références culturelles souvent non signalées par l'auteur et à côté desquelles nous avons de fortes chances de passer ; le caractère poétique d'*Ainsi parlait Zarathoustra* rend l'œuvre relativement hermétique. Il faut ajouter à cette liste le fait que Nietzsche ait écrit une bonne part de son œuvre en aphorismes, et de là notamment l'impression de rentrer dans un labyrinthe lorsqu'on pénètre dans cette œuvre.<sup>29</sup>

Nous le voyons, il n'est pas plus aisé de lire Nietzsche qu'un autre philosophe ; peut-être même est-ce plus compliqué, du moins pour un étudiant qui ne serait pas sur ses gardes : celui-ci n'aurait sans doute pas l'impression de n'y rien entendre, mais sa lecture serait remplie de malentendus. Et donc, ne faudrait-il pas, par souci d'efficacité, se passer de la lecture de ces textes, ou leur substituer d'autres textes, ceux de commentateurs qui ont en quelque sorte reconstruit la philosophie de Nietzsche, l'ont clarifiée ? Nous pensons que cette option, peut-être plus commode, risquerait toutefois de faire passer l'étudiant à côté de cette philosophie – que nous ne percevons pas comme un « contenu » intéressant véhiculé pas une langue inadéquate.

Faire l'économie du texte nietzschéen impliquerait d'abord la privation pour les élèves de lectures philosophiques qui ne sont jamais ennuyeuses, et notamment sur la question de la morale. Nietzsche lui-même signale sa différence (non sans exagération, il est vrai) :

<sup>28</sup> Cf. Jean Granier à propos du terme de « morale » : « dès qu'il faut définir avec rigueur le terme de "morale" on rencontre de sérieuses difficultés qui tiennent à la *surdétermination* de ce terme dans l'œuvre nietzschéenne », *Le problème de la Vérité dans la philosophie de Nietzsche*, Puf, Paris, 1995 p.156

<sup>29</sup> Cf. Michel Haar : « (...) l'aphorisme rompt avec l'enchaînement temporel du discours et sa logique de la succession, linéaire et déductive », *Nietzsche et la métaphysique*, Gallimard, Paris, 1993, p. 120

Qu'on me pardonne d'avoir découvert que toutes les philosophies morales ont été jusqu'à ce jour ennuyeuses et de vrais soporifiques ; que rien n'a fait à mes yeux plus de tort à la « vertu » que l'ennui répandu par ses avocats (...).<sup>30</sup>

Au contraire, une certaine excitation accompagne généralement la découverte des textes de Nietzsche. Aussi, ne serait-ce que pour montrer aux étudiants que la littérature philosophique peut être entraînante, il nous semble intéressant de les mettre en contact avec les écrits nietzschiens. Par ailleurs, Nietzsche a fortement insisté sur l'importance d'apprendre à lire, à bien lire, avec lenteur et rigueur, promouvant par-là des valeurs tirées de sa pratique de la philologie et qui font si cruellement défaut à notre temps – celui de la « la précipitation, de la hâte indécente qui s'échauffe (...) »<sup>31</sup>. Finalement – et surtout – il nous semble important de faire lire Nietzsche car ses textes ont vocation à agir sur/dans le lecteur à un niveau infra-rationnel, comme la musique sur/dans l'auditeur : les remplacer par un autre discours – « nettoyé » du style du philosophe – serait aussi absurde que remplacer une symphonie par un discours sur la symphonie. Nietzsche cherche en effet à toucher le lecteur à un niveau « plus bas » que celui de la raison ; il est en cela tout à fait cohérent avec sa conception de la pensée : celle-ci, selon lui, s'origine toujours dans le corps, c'est-à-dire dans le monde des affects.

Mais restent les difficultés que nous évoquions plus haut. A notre sens, il ne faudrait pas immédiatement chercher à les lever : il peut être intéressant de confronter les élèves à certaines d'entre-elles, et ce dès le stade introductif, en demandant par exemple à la classe de décrire la pensée de Nietzsche à partir de deux extraits qui semblent contradictoires entre eux (annexe 1). Cet exercice pourrait servir à la fois d'accroche et de mise en garde.

Bien sûr, il ne peut s'agir de laisser les élèves se perdre dans le labyrinthe nietzschién ; la médiation du professeur entre le texte et l'élève est nécessaire au plus haut point. D'abord, il faut que l'enseignant apporte de fréquents commentaires au texte – et donc, si un discours sur le texte ne peut remplacer celui-ci, il doit néanmoins l'accompagner. Ensuite, nous pensons que l'enseignant doit prendre régulièrement en charge la lecture des textes, à voix haute. Ceux-ci ne peuvent agir sur/dans le lecteur qu'à la faveur d'une lecture qui suive la « partition » – rythme, silences, *fortissimo* et *pianissimo*, etc... Une lecture faite dans un ton invariablement neutre aurait peu de chance d'opérer au niveau affectif.

---

<sup>30</sup> PBM, § 228, p.674

<sup>31</sup> A, « Avant-propos », p.972

La lecture des textes que nous avons mis en annexe à ce travail peut servir d'introduction générale à la philosophie de Nietzsche, avant d'autres lectures, ou constituer l'entier du corpus distribué aux élèves. Dans le premier cas, nous verrions mal ces passages être suivis d'une nouvelle compilation d'extraits piochés un peu partout dans les livres du philosophe : c'est là un procédé souvent nécessaire lorsqu'on veut travailler une thématique en particulier, mais qui a le désavantage de disperser, d'éclater, des textes parfois suivis.

La *Naissance de la Tragédie* constitue sans doute l'une des œuvres du philosophe les plus intéressantes à prendre en lecture intégrale avec ses classes. Ce livre est la première publication philosophique majeure de Nietzsche ; il permet de faire le lien avec son « éducateur » Schopenhauer ; et il conduit à parler du monde grec : sous l'angle philosophique (Socrate en particulier), mais aussi artistique – l'occasion de mettre les élèves en contact avec la tragédie grecque. Enfin, et pour toutes ces raisons, c'est certainement le livre qui, lorsqu'on le lit entièrement, permet le mieux d'apercevoir la spécificité nietzschéenne en matière de critique : évaluer toutes choses « dans l'optique de la *vie* »<sup>32</sup>.

## 4. Conclusion

Bien des questions, pourtant essentielles, n'ont pas été traitées dans ce travail, notamment celle de l'évaluation et celle des tâches – outre le commentaire de textes – qui pourront être demandées aux élèves. La lecture ne saurait suffire à faire rentrer ces derniers dans une philosophie quelle qu'elle soit, même si les textes lus sont percutants, séduisants, etc. Les arts peuvent, et doivent, servir également à faire comprendre tel point de cette pensée : nous évoquions plus haut la tragédie grecque, il serait également possible, nous semble-t-il, d'illustrer la complémentarité entre *dionysiaque* et *apollinien* avec le cinéma de Lynch. Nous pourrions aussi imaginer utiliser un drame romantique (*Les Caprices de Marianne* par exemple) pour donner à sentir cet « esprit romantique » auquel s'oppose si fermement le philosophe. Et la musique : vu l'attention que porte Nietzsche à la musique et aux musiciens, il serait impensable de ne rien faire écouter aux élèves.

Mais notre mémoire se voulait moins le descriptif d'une séquence que la réflexion préalable à son élaboration : de là le manque de concret, et de détails, que le lecteur aura peut-être déploré au fil des pages.

---

<sup>32</sup> NT, « Essai d'autocritique », p.27

Cette interrogation sur la manière de rendre notre enseignement cohérent avec la pensée de l'auteur enseigné, interrogation qui nous semblait nécessaire, n'indique toutefois pas que nous souhaitions adopter toujours et à tout prix les vues de Nietzsche dans nos cours, ni que notre visée soit de faire de nos étudiants des nietzschéens. D'ailleurs, nous l'avons entrevu, il se pourrait que le projet même de didactiser Nietzsche s'oppose à la philosophie de ce dernier. Mais si nous prenons le parti de l'enseigner, notre tâche, pensons-nous, est quand même de parvenir à faire sentir *un peu* de ce que flairait Nietzsche (« le génie se trouve dans mes narines »<sup>33</sup>) : de fait, nous devions d'abord circonscrire un champ (somme toute très large) au-delà duquel il ne nous semble plus possible de rien sentir.

---

<sup>33</sup> EH, p.1191

## Bibliographie

### I. OEUVRES DE NIETZSCHE

*Sur l'avenir de nos établissements d'enseignement*, in *Oeuvres I*, Gallimard, Paris, 2000

Pour les autres textes, avec liste des abréviations :

*Oeuvres*, deux volumes, Robert Laffont, coll. « Bouquins », Paris, 1993, divers traducteurs

NT, *La Naissance de la tragédie*, t.1

CoI, III, *Considération inactuelle III*, « *Schopenhauer éducateur* », t.1

A, *Aurore*, t.1

GS, *Le gai savoir*, t.2

APZ, *Ainsi parlait Zarathoustra*, t.2

PBM, *Par-delà le bien et le mal*, t.2

GM, *Généalogie de la morale*, t.2

AC, *L'Antéchrist*, t.2

EH, *Ecce Homo*, t.2

### II. ÉTUDES SUR NIETZSCHE

Éric Blondel, *Nietzsche, le corps et la culture*, L'Harmattan, Paris, 2006 [PUF, 1986]

Eugène Fink, *La philosophie de Nietzsche*, Ed. de Minuit, Paris, 1965

Jean Granier, *Le problème de la vérité dans la philosophie de Nietzsche*, Ed. du Seuil, Paris, 1966

Michel Haar, *Nietzsche et la métaphysique*, Gallimard, Paris, 1993

Karl Jaspers, *Nietzsche : introduction à sa philosophie*, Gallimard, Paris, 2000 [1950]

Patrick Wotling, Céline Dénat, *Dictionnaire Nietzsche*, Ellipses, Paris, 2013

Patrick Wotling, *Nietzsche et le problème de la civilisation*, PUF, Paris, 1995

Patrick Wotling, *La philosophie de l'esprit libre : Introduction à Nietzsche*, Paris, Flammarion, 2008

## Annexes

« Qu'est-ce qui est bon ? – Tout ce qui exalte en l'homme le sentiment de puissance, la volonté de puissance, la puissance elle-même.

Qu'est-ce qui est mauvais ? – Tout ce qui a sa racine dans la faiblesse.

Qu'est-ce que le bonheur ? – Le sentiment que la puissance *grandit* – qu'une résistance est surmontée.

*Non* le contentement, mais davantage de puissance, *non* la paix avant tout, mais la guerre ; *non* la vertu, mais la valeur (vertu, dans le style de la Renaissance, *virtu*, vertu dépourvue de moralité).

Périssent les faibles et les ratés : premier principe de notre amour des hommes. Et qu'on les aide encore à disparaître !

Qu'est-ce qui est plus nuisible que n'importe quel vice ? – La pitié active pour les ratés et les faibles : – le christianisme... »

*L'Antéchrist*, § 2, p.1042

« J'aime celui dont l'âme se dépense, celui qui ne veut point qu'on lui dise merci et qui ne restitue point : car il donne toujours et ne veut point se conserver.

J'aime celui qui a honte de voir le dé tomber en sa faveur et qui demande alors : suis-je donc un tricheur ? – car il veut périr.

J'aime celui qui jette des paroles d'or au-devant de ses œuvres et qui tient toujours plus qu'il ne promet : car il veut son déclin.

J'aime celui qui justifie ceux de l'avenir et qui délivre ceux du passé, car il veut que ceux d'aujourd'hui le fassent périr.

J'aime celui qui châtie son Dieu, parce qu'il aime son Dieu : car il faut que la colère de son Dieu le fasse périr. »

*Ainsi parlait Zarathoustra*, « Le prologue de Zarathoustra », § 4, p.294

2

Mes idées sur l'*origine* de nos préjugés moraux — car tel fut le sujet de ce pamphlet — ont trouvé leur première expression Iacques et provisoire dans le recueil d'aphorismes qui porte le titre : *Homo trop humain. Un livre pour les esprits libres*. J'ai commencé à écrire ce livre à Sorrente, au cours d'un hiver où il me fut donné de manier comme s'arrête le voyageur, et d'embrasser d'un coup d'œil ce pays vaste et dangereux, parcouru jusque-là par mon esprit. Ce passait pendant l'hiver de 1876 à 1877 ; les idées elles-mêmes se date plus ancienne. C'étaient déjà, dans les grandes lignes, les idées que je reprends dans les présents exposés : — espérons davantage, jusqu'à se fonder et à s'enchevêtrer, ce fait formant la joyeuse assurance qu'elles n'ont pas pris naissance dans une solitude, arbitrairement, sporadiquement fondamentale de la connaissance commune, d'une volonté toujours plus grande et toujours plus net, exige une netteté toujours plus grande. La seule façon de penser digne d'un philosophe. Nous avons droit au coup par coup en quoi que ce soit : il ne nous est permis de nous tromper que de rencontrer la vérité au contraire. Que disje ! De même qu'il est de toute nécessité qu'au-delà des fruits, nos idées sortent de nous-mêmes, nos valeurs nos « non », nos « quand » et nos « si » se développent en relation les uns avec les autres, « comme parents et en contradiction avec mon entourage ». Témoignages d'une volonté, d'une santé, d'un terrain. Seront-ils à votre goût, ces fruits de notre jardin ? Je ne demande cela aux arbres<sup>1</sup> ? Que nous importe, à nous autres philosophes !

3

Grâce à un scrupule qui m'est propre et que je n'aime pas — car il se rapporte à la *moral*, à tout ce qu'entend par présent sous le nom de morale, — à un scrupule qui n'a pas vie si tôt et d'une façon si inattendue, avec une intensité tellement en contradiction avec mon entourage. Mon origine, si peu en rapport avec les exemples que j'aurais presque le droit de l'appeler *moral*, que j'aurais aussi bien que mes soupçons durent s'arrêter à ce que cette question : « Quelle origine ont en définitive

mal ? » Et, de fait, j'étais encore un enfant de treize ans<sup>1</sup>, que le problème de l'origine du mal me hantrait : c'est à lui, qu'à un autre, « Dieu et les jeux de l'enfance se partagent le cœur<sup>2</sup> » je crachai déjà mon premier enfantillage littéraire, mon premier exercice d'action philosophique. — Et, pour ce qui en est de la « solution » que je proposais alors, il va de soi qu'elle fut à l'honneur quand je faisais le *père du mal*. Était-ce mon « *a priori* » qui de moi pareille conclusion ? Ce nouvel « *a priori* » immoral ou immoraliste et son expression, cet « impératif catégorique », si antikantien<sup>3</sup>, si énigmatique, à quoi, sur ces entrefaises, j'ouïs davantage prête l'oreille et pas seulement l'oreille ?... Ensuite, j'apris bientôt à distinguer le préjugé théologique du moral et je ne cherchai plus l'origine du mal *derrière* lequelque éducation historique et philologique, non sans un débat à l'endroit des questions psychologiques en général, qui promptement mon problème en cet autre : Dans quelles façons l'homme s'est-il inventé à son usage ces deux jugements de premier mal : *Et quelle valeur ont-ils par eux-mêmes* ? Ont-ils en effet contribué à favoriser le développement de l'humanité ? Symptôme de détresse, d'appauvrissement vital, de dégénérescence trahissent-ils, au contraire, la plénitude, la force, la vie, son courage, sa confiance, son avenir ? — A cela en moi et je risquai maintes réponses, j'établis des entre-les-temps, les peuples, le rang des individus ; je non-problème ; les réponses se transformèrent en nouvelles recherches, conjectures, probabilités, jusqu'à ce que j'eusse dans un pays, un sol qui me fut propre, tout un monde semblait en pleine croissance, semblable à un jardin secret que devait même soupçonner l'existence... Ah ! que heureux, nous qui cherchons la connaissance à condition que nous taire assez longtemps !...

4

Coussa d'abord à faire connaître quelques-unes de mes origines de la morale fut la lecture d'un petit livre sacré et même d'une sagacité un peu sentencieuse, qui présenta nettement, pour la première fois, un genre dealogiques à rebours et pervers, genre vraiment juvénile attira avec cette force attractive que possède l'opposé, tout ce qui est à nos antipodes. Il *origines des sentiments moraux*, il avait pour auteur et avait été publié en 1877. Peut-être n'ai-je jamais

(2)

rien lu qui éveillât en moi la contradiction avec autant d'énergie, de phrase par phrase, de conclusion en conclusion : toutefois c'est sans la moindre impatience. Dans l'ouvrage mentionné, que je préparais alors, je fis allusion à tout propos aux thèses de ce livre, non pour les réfuter, mais pour remplacer l'inconvénientable par le plus vraisemblable et, suivant les circonstances, une erreur par une autre. C'est le répété, que je mis pour la première fois en pleine lumière, hypothèses sur les origines qui sont le sujet de ces dissertations façon maladroite, je suis le dernier à me le dissimuler ; mais encore ni la liberté, ni le langage approprié à ce domaine, avec maintes rebuches et fluctuations. Pour les détails, je compare ce que je dis dans *Humain, trop humain*, aphorisme 136 et suivants) ; puis sur la moralité des mœurs (aphorisme 1 et vol. II, aph. 89), ce genre de morale beaucoup plus primitif, qui diffère *toto cœlo*<sup>1</sup> de l'évaluation altruiste. Voit, comme tous les généalogistes anglais de la morale (moral en soi), l'enfin aphorisme 92. — Voyez encore dans *et son ombre*, aphorisme 26 — *Aurore*, aphorisme 12, sur l'origine de la justice considérée comme un compromis puissants à peu près égaux (l'équilibre comme condition tous les contrats, et par conséquent du droit tout entier) sur l'origine du châtiment, *Le Voyageur et son ombre* 22, 33, — du châtiment qui n'a pas pour caractère primordial l'intention d'inspirer la terreur (comme le croit ce but lui a plutôt été adjoint après coup, dans des déterminées, et toujours comme quelque chose d'accidentiel).

## 5

Au fond, ce que j'avais alors à cœur, c'était donc un bâtiment plus important qu'un édifice d'hygiène étranger, sur l'origine de la morale (ou plus exactement qu'une des voies multiples où je m'engageais pour l'expliquer) — ce qui est d'autant plus évident que n'avais à m'expliquer qu'avec mon illustrémaison qui s'adressait ce livre, comme à un contemporain, sa passion et sa secrète opposition (— car *Human*

et un « pamphlet »). Il s'agissait, en particulier, de la valeur du « *non-égoïsme* », des instincts de pitié, d'abnégation, de sacrifice, Schopenhauer précisément ayant si longtemps enjolivés à nos yeux finies et transportés dans les régions de l'au-delà, qu'ils finirent d'ester pour lui comme des « valeurs en soi<sup>2</sup> » et qu'il se fonda ex pour dire non à la vie et à lui-même. Mais c'est justement ces instincts que s'élevait en moi une défiance de plus en plusAMENTALE, un scepticisme toujours plus profond ! En eux je voyais le *grand* péril de l'humanité, la tentation et la séduction qui la conduirait... où donc ?... Au néant ? — Je voyais là au commencement de la fin, l'arrêt, la lassitude qui regarde en arrière, qui se retourne contre la vie, la dernière maladie s'annonçant symptômes de tendresse et de mélancolie : je comprenais que morale de compassion qui se propageait de plus en plus, qui aussi même les philosophes et les rendait malades, était le le plus inquiétant de notre culture européenne, inquiétante que, son détour vers un nouveau bouddhisme ! vers un bouddhisme européen<sup>3</sup> ! vers — le nihilisme ! ... Chez les philosophes cette préférence, cette surestimation de la pitié est, en effet, chose de nouveau : jusqu'à présent c'était précisément sur la naîve de la pitié que les philosophes étaient tombés d'accord. suffise de nommer Platon, Spinoza, La Rochefoucauld et quatre esprits aussi différents que possible l'un de l'autre sur un point : le mépris de la pitié.

## 6

ème de la valeur de la pitié et de la morale de la pitié (l'adversaire du honteux amollissement du sentiment qui aujourd'hui —), ce problème ne paraît être tout d'abord une question isolée, un point d'interrogation à part ; mais à celui qui, à celui qui apprendra à interroger ici, il adviendra d'arriver : — une perspective nouvelle, immense, s'ouvrira à la vision d'une possibilité, le saisira comme un vertige, élèvera la voix. Énonçons-la, cette exigence nouvelle ; som d'une critique des valeurs morales, et la valeur de tout d'abord être mise en question — et, pour cela, il sera nécessaire de connaître les conditions et les circonstances de naissance, au sein desquelles elles se sont développées morale en tant que conséquence, symptôme, masque, ou malentendu ; mais aussi la morale en tant que

cause, remède, stimulant, entrave, ou poison), connaissance telle qu'il n'y en a pas encore eu de pareille jusqu'à présent, telle qu'on ne désirait même pas. On tenait la *valeur* de ces « valeurs » pour une réelle, au-delà de toute mise en question ; et c'est sans le faire doute et la moindre hésitation que l'on a, jusqu'à présent, atteint « bon » une valeur supérieure à celle du « méchant », supérieure au progrès, de l'utilité, des bienfaits pour l'homme en général compris l'avenir de l'homme). Comment ? Et si le contraire vrai ? Si, dans l'homme « bon », il y avait un symptôme devenu même qu'un danger, une séduction, un poison, *un narcotique*, peut-être vivre le présent aux dépens de l'avenir ? d'une façon agréable, plus inoffensive, peut-être, mais aussi dans un esprit mesquin, plus bas ?... En sorte que, si *le plus haut degré de splendeur* du type homme, possible en lui-même, n'aurait atteint, la faute en serait précisément à la morale ! En somme, morale serait le danger des dangers ?...

## 7

Qu'il me suffise d'ajouter que moi-même, depuis quelque temps, s'est ouverte à moi, j'ai eu mes raisons pour croire que mes compagnons érudits, audacieux et travailleurs (et « avoient » cherché encore). Il s'agit de parcourir, — en posant toutes nouvelles, et comme avec des yeux nouveaux, — le si mystérieux pays de la morale — de faire réellement existé et qui a été véritablement vécue. Cela ? Mon désir a été, en tout cas, de dominer à cela ? Si, enterau pas, en somme, à *découvrir ce pays* ?... Si, enterau j'ai pensé au Dr Rée<sup>1</sup>, c'est que je ne doutais nullement poussé, par la nature même des problèmes qu'il se pose, une méthode plus rationnelle pour les résoudre. Mais, — dans l'azur. Il est clair que pour le généalogiste, la pénétrant et aussi impartial une direction meilleure, la véritable *Histoire de la morale*, et de le mettre en évidence utile, contre un ensemble d'hypothèses anglaises bâties — dans l'azur. Il est clair que pour le généalogiste, une couleur cent fois plus importante que l'azur. Mais, j'entends par là tout ce qui est attesté par des documents, qui peuvent vraiment établir, et ce qui a réellement existé. Dans le texte hiéroglyphique, laborieux à déchiffrer du Dr Rée, le moins divertissant, la brute humaine de Dame la main au délicat effarouché de la morale, chez

« une nord plus », mais qui répond à cette gracieuseté avec un empêche d'une certaine indolence débonnaire et raffinée, à elle se mêle un grain de pessimisme et de lassitude, comme s'il n'existait pas la peine de prendre si fort à cœur toutes choses — c'est-à-dire les problèmes de la morale. Pour moi, il semble au contraire qu'il n'y a rien au monde qui ne *mérite* d'être pris au sérieux ; on *mèritera* peut-être alors un jour sur le droit de le prendre à la légère. En effet, la gaieté, ou parler mon langage *le gai savoir*, est une récompense : la récompense d'un effort continu, hardi, opiniâtre, souterrain, qui, à dire, n'est pas l'affaire de tout le monde. Mais au jour où nous pourrons nous écrier : « Allons ! Notre vieille morale, elle entre dans le domaine de la *comédie* ! » nous aurons écrit, pour le drame dionysien de la *Destinée de l'âme*, une énigme, une nouvelle possibilité — et l'on pourrait gager que déjà tiré parti, lui, le grand, l'antique, l'éternel poète médées de notre existence<sup>1</sup>...

## 8

On trouve cet écrit incompréhensible<sup>2</sup>, si l'oreille est lente à recevoir le sens, la faute, me semble-t-il, n'en est pas seulement à moi. Ce que je dis est suffisamment clair, à supposer, d'abord, que l'on ait lu au préalable, sans s'épargner quelque ouvrages antérieurs : car, j'en conviens, ceux-ci ne sont pas très facile. Pour ce qui en est, par exemple, de mon livre, je ne veux pas que l'on se vante de le connaître si l'on n'a quelque jour profondément blessé, puis, au contraire, ému, par chacune de ses paroles : car, alors seulement, on privilège de participer à l'élément alcyonien<sup>3</sup>, d'où est née, on se sentira de la vénération pour sa grande clarté, son ampleur, sa perspective lointaine, sans d'autres cas la forme aphoristique de mes écrits — certaine difficulté : mais elle vient de ce qu'aujourd'hui pas cette forme *assez au sérieux*. Un aphorisme dont a frappé sont ce qu'elles doivent être n'est pas encore parce qu'on l'a lu ; il s'en faut de beaucoup, car il ne fait alors que commencer et il faut tout un art pour. Dans la troisième dissertation du présent volume, exemple de ce que j'appelle en pareil cas une — cette dissertation est précédée d'un aphorisme et commentaire. Il est vrai que, pour éléver ainsi la fin d'un *art*, il faut posséder avant tout une

sis venu qu'il y a de nouveau des espérances. Avec tout cela je suis nécessairement aussi l'homme de la fatalité. Car, lorsque l'homme entrera en lutte avec le mensonge millénaire, nous aurons ébranlements comme il n'y en eut jamais, une convulsion de tremblements de terre, un déplacement de montagnes et de vallées, et l'on n'en a jamais rêvé de pareils. L'idée de politique sera complètement intégrée à la lutte des esprits. Toutes les combinaisons de puissance de la vieille société auront sauté en l'air — car elles toutes assises sur le mensonge. Il y aura des guerres commettues, et eut jamais sur la terre. C'est seulement à partir de moi qu'importe le monde une grande politique<sup>1</sup>. —

2

Veut-on la formule d'une pareille destinée qui se fait homme se trouve dans mon *Zarathoustra* :

*Et celui qui doit être créateur dans le bien et le mal : en premier commencera par détruire et par briser les valeurs.*

*Ainsi la plus grande malignité fait partie de la plus grande bêtise : cette bêtise est la bénignité du créateur<sup>2</sup>.*

Je suis de beaucoup l'homme le plus terrible qu'il y en ait. Cela n'exclut pas que je devienne le plus bienfaisant que ce soit. La joie de détruire à un degré qui est conforme à ma force de destruction — Dans les deux cas j'obéis à ma nature dionysienne qui sépare le faire négateur du dire affirmatif. Je suis donc immoraliste. C'est ainsi que je suis le *destructeur par excellence*.

3

On ne m'a pas demandé, on aurait dû me demander : mais dans la bouche du premier immoraliste, le nom de Zarathoustra, ce qui fait le caractère formidable et unique de ce Personnage ? C'est précisément le contraire de ce qu'il est chez moi. Cela fut le premier à percevoir dans la lutte du bien et du mal, le courage dans le jeu des choses. La transposition de la morale métaphysique, de la morale considérée comme force de conservation, comme 'par excellence', voilà son œuvre. Mais il pourrait au fond être considéré déjà comme une révolution : créa cette fatale erreur qu'est la morale ; par conséquent, il fut le premier à reconnaître son erreur. Non seulement

\* En français dans le texte.

l'expérience plus longue et plus profonde que d'autres penseurs — que l'histoire n'est pas autre chose que la réfutation par l'expérience — la proposition relative au prétendu « ordre moral » — : mais, c'est le plus important, il est plus véridique que tout autre penseur. doctrine, et elle seule, présente la véracité comme vertu supérieure est-à-dire qu'elle s'oppose à la lâcheté de l'*« idéalisme »*, lequel fuit devant la réalité ; Zarathoustra a plus de courage que tous les penseurs réunis. Dire la vérité, *savoir bien tirer arc*, c'est là la vertu perse<sup>1</sup>. — Me comprend-on ?... La victoire morale sur elle-même, par véracité, la victoire du moraliste sur ma bouche le nom de Zarathoustra.

4

Fond, ce sont deux négations que renferme pour moi le mot *moralité*. Je nie, d'une part, un type d'homme qui était considéré présent comme le type supérieur, les hommes bons, *bienveillants* ; je nie, d'autre part, une espèce de morale qui a de l'importance, qui est devenue puissante comme morale en morale de *décadence*<sup>\*</sup>, pour m'exprimer d'une façon plus la morale *chrétienne*. Il serait permis de considérer la seconde négation comme la plus décisive, vu que l'estimation trop haute de la bêtise et de la bienveillance, si on les juge en grand, apparaît comme un résultat de la *décadence*<sup>\*</sup>, comme symptôme de la bêtise comme incompatible avec une vie qui s'élève et qui affirme. conditions essentielles de l'affirmation, c'est la négation et la bêtise. — Je m'arrête tout d'abord à la psychologie de l'homme pour évaluer ce que vaut un type d'homme, il faut calculer le coût de sa conservation, — il faut connaître ses conditions de survie. La condition d'existence des hommes bons, c'est le prix, comment en somme la réalité est faite. Celle-ci n'est pas pour m'exprimer autrement, c'est la *volonté* de ne pas provoquer sans cesse les instincts bienveillants et bons à permettre sans cesse l'intervention de mains bien volontaires. Considérer en général les *détresses* de toute espèce d'objection, comme quelque chose qu'il faut abolir, c'est la *excellence*<sup>\*</sup>, si l'on juge les choses de haut, une niaiserie provocuer de véritables malheurs, une fatalité de bêtise —, l'imbécile que le serait la volonté de supprimer le mauvais exemple, par pitie pour les pauvres gens... Dans la grande

dans le texte.

(3)

économie générale, les horreurs de la réalité (dans les passions désirs, la volonté de puissance) sont nécessaires en un certain incalculable, bien plus que cette forme du bonheur mesquin qu'appelle la « bonté ». Il faut même être indulgent pour accorder place à cette dernière, vu qu'elle a pour condition le mensonge des instincts. J'aurai l'occasion de démontrer les conséquences inévitables de toute mesure que peut avoir pour l'histoire toute l'*optimisme*, ce monstre des *homines optimi*<sup>1</sup>. Zarathoustra, premier à comprendre que l'optimiste est aussi *décadent*, pessimiste et peut-être plus nuisible. Voici ses paroles :

*Les bons ne disent jamais la vérité. Les bons vous ont monté de trompeurs et de fausses sécurités ; vous étiez nés dans les mensonges, et vous vous y êtes abrités. Les bons ont faussé et dénaturé toutes jusqu'à la racine<sup>2</sup>.*

Heureusement que le monde n'est pas construit en vue de la bête de troupeau au cœur bon trouverait son progrès. Exiger que tout le monde devienne « bon », bête du troupeau, yeux bleus, de la bienveillance, une « belle âme » — On connaît le désir M. Herbert Spencer<sup>3</sup>, devienne altruiste — ce serait l'existence son *grand* caractère, ce serait châtrer l'humanité à une misérable chinoiserie. — Et c'est là ce que l'on appelle : C'est cela précisément que l'on a appelé *moralité*. Dans Zarathoustra appelle les bons, tantôt « les derniers hommes », le « commencement de la fin », avant tout il les considère l'espèce d'*hommes la plus dangereuse*, vu qu'ils imposent leur aussi bien au prix de la vérité qu'au prix de l'avoir.

— *Les bons ne peuvent pas créer, ils sont toujoursse commettre*

*fin. — Ils crucifient celui qui écrit des valeurs nouvelles sur des os, ils sacrifient l'avenir pour eux-mêmes, ils crucifient tout l'avenir.*

— *Les bons — furent toujours le commencement de la fin, soit le mal que puissent faire les calomniateurs du monde, soit les bons est le plus nuisible des maux<sup>4</sup>.*

5

Zarathoustra, le premier psychologue des hommes méchants, conséquent — un ami des méchants. Quand Zarathoustra d'hommes est montée au rang de l'espèce la plus puissante, s'élever ainsi qu'au détriment de l'espèce connue, de certains hommes forts et certains de la vie. Quand la bêtise de

\* En français dans le texte.

ans la clarté de la vertu la plus pure, l'homme d'exception est évidemment abaissé à un degré inférieur, au rang du méchant. Quand mensonge à tout prix accapare le mot « vérité », pour le faire entrer dans son optique, l'homme véritablement vérifique se trouve signé sous les pires noms. Zarathoustra ne laisse ici aucun doute : dit que c'est la connaissance des hommes bons, des « meilleurs » qui lui a inspiré la terreur de l'homme : c'est de cette répulsion que sont nées des âfies, « pour planer ailleurs dans des avenirs moins<sup>1</sup> ». Il ne cache pas que son type d'homme, un type surhumain, est surhumain précisément par rapport aux hommes bons, que les bons et les justes appelleraient démon son homme...

Autres, hommes supérieurs que mon regard a rencontrés ! ceci est l'autre sur vous et mon rire secret : je devine que vous traitez mon homme de — démon ! votre être est si loin de ce qui est grand que le même vous serait épouvantable dans sa bonté<sup>2</sup>...

de ce passage et d'autre qu'il faut partir pour dire ce que veut Zarathoustra : cette espèce d'hommes qu'il reconçoit la réalité *telle qu'elle est* : elle est assez forte pour la réalité ne lui paraît pas étrangère et éloignée, elle est elle-même en elle-même tout ce que cette espèce a de terrible et démoniaque, car c'est par là seulement que l'homme peut — à grandeur...

6

dans un autre sens encore, j'ai choisi le mot *immoraliste* et comme emblème pour moi. Je suis heureux d'avoir l'homme distingué par rapport à toute l'humanité. Personne considérait la morale *chrétienne* comme quelque chose qui enseignait de lui ; il fallait pour cela une hauteur, un coup lointain, une profondeur psychologique, une connaissance absolument inouïs. La morale chrétienne fut jusqu'à ce que j'en eusse, de tous les penseurs, — ils s'étaient mis à son tour donc, avant moi, est descendu dans les cavernes d'où qui donc a osé se douter seulement que c'était là des hommes donc, avant moi, fut, parmi les philosophes, un et non point l'opposé du psychologue, un « charlatan un « idéaliste » ? Avant moi, il n'y a pas eu de — Etre ici le premier, cela peut être une malédiction,

mais c'est dans tous les cas une fatalité : *car on est aussi le premier à mépriser...* Le *dégoût* de l'homme, voilà mon danger...

## 7

M'a-t-on compris ? — Ce qui me sépare, ce qui me met à part tout le reste de l'humanité, c'est d'avoir *découvert* la morale chrétienne. C'est pourquoi j'avais besoin d'un mot qui possède le sens d'un défi lancé à chacun. De n'avoir pas ouvert lessentiments tôt, à ce sujet, c'est pour moi la plus grande malpropreté. L'humanité ait sur la conscience. J'y vois la duperie de son instinct, la volonté délibérée de ne pas voir tout ce qui arrive, causalité, toute réalité, une sorte de faux-monnaie *in psychologico*, qui va jusqu'au crime. L'aveuglement devant le christianisme, c'est le *crime par excellence\** — le crime contre la vie. Les millénaires, les peuples, les premiers aussi bien que les derniers, les philosophes, vieilles femmes — déduction faite de cinq ou six moments de l'histoire et de moi comme le septième — sur ce point ils se valent tous. Un chrétien a été jugé jusqu'à présent l'*« être moral »* parmi tous. Une curiosité sans exemple — et, en tant qu'*« être moral »*, il est absurde, plus mensonger, plus vaniteux, plus frivole, il se situe à *lui-même* que ne saurait l'imaginer même en rêve le plus contempteur de l'humanité. La morale chrétienne — la corruption maligne de la volonté du mensonge — elle est la Circe déguisée, c'est elle qui l'a *corrompu*. Ce n'est pas l'erreur, en tant que je m'épouvantais en face de ce spectacle, ce n'est pas l'envie de ce « bonne volonté » qui dure depuis des millions d'années, qui se laisse deviner dans la victoire de cette erreurs de discipline, de bienséance, de bravoure dans les choses de naturel, c'est cet état de fait tout à fait épouvantable qu'*nature* elle-même a reçu les honneurs suprêmes sous le nom et qu'elle est restée suspendue au-dessus de l'humanité, son impératif catégorique !... Peut-on se méprendre davantage en tant qu'individu, non pas en tant que peuple, qu'humanité ?... On a enseigné à mépriser les tout petits de la vie ; on a imaginé par le mensonge l'existence d'un « esprit », pour ruiner le corps ; dans les conditions de la vie, dans la sexualité, on a enseigné à vomir, à cracher, à impurer ; dans la très profonde nécessité de la croire, un *sévere* amour de soi (— le mot lui-même est déjà amusant) cherché le principe mauvais ; au contraire, dans les conditions

générescence et de la contradiction des instincts, dans le « désintéressement », dans la perte du centre-de-gravité, dans la « dépersonnalisation » et l'*« amour du prochain »* (— dans la maladie du prochain), on aperçoit la valeur supérieure, que dis-je, la valeur en soi... comment ? l'humanité elle-même serait-elle en *décadence*\* ? le fut-il toujours ? — Ce qui est certain, c'est qu'on ne lui a jamais enseigné que des valeurs de décadence sous le nom de valeurs meilleures. La morale du renoncement à soi est *par excellence\** la morale du déclin, c'est la constatation : « je suis en train de périr » dictée par cet impératif : « vous devez tous périr », et non pas seulement par l'impératif !... Cette seule morale qui a été enseignée à présent, la morale du renoncement, laisse deviner la volonté de finir, elle *nie* la vie à la base même de la vie. — Ici une possibilité ouverte : ce n'est pas l'humanité qui est en dégénérescence, seulement cette espèce parasitaire d'hommes, l'espèce des *préteurs*, par la morale, en s'aidant du mensonge, est parvenue à s'élever en qualité d'arbitre pour la détermination des valeurs, qui a trouvé l'humanité chrétienne un moyen pour parvenir à la puissance... C'est-fait, ceci est ma conviction : les maîtres, les conducteurs de la famille, y compris les théologiens, furent tous aussi des *décadents* de la vie, de là vient la morale... *Définition de la morale* : la *vérité* est l'idiosyncrasie des *décadents*\* avec l'intention cachée de la *vengeance de la vie* — et cette intention a été couronnée de l'attache de la valeur à cette définition.

## 8

compris ? — Je n'ai pas dit un mot tout à l'heure qui n'a évidemment y a cinq ans déjà, par la bouche de Zarathoustra. — La morale chrétienne est un événement qui n'a pas son véritable caractère. Celui qui donna ces éclaircissements à Zarathoustra *force majeure* / une fatalité, — il brise l'histoire de l'homme en deux tronçons. On vit *avant* lui, on vit *après* lui... La vérité a précisément frappé ce qui jusqu'à présent était plus haut. Que celui qui comprend ce qui a été détruit là, qui lui reste encore quelque chose entre les mains. Tout ce qui présente s'est appelé « vérité » a été démasqué comme la plus nuisible, la plus perfide, la plus souterraine de mensonge ; sacré de rendre les hommes « meilleurs » apparaît comme pour épouser la vie elle-même, pour l'anémier en lui tirant le

dans le texte.

\* En français dans le texte.

*Pourquoi de toute façon la morale ?* Si la vie, la nature, l'histoire sont « immorales » ? Il n'y a aucun doute, le véritable, au sens le plus hardi et le plus extrême, tel que le presuppose la foi en la science affirme ainsi un autre monde que celui de la vie, de la nature et du monde ?... Mais on aura déjà compris où je veux en venir, à savoir que lui faut-il pas, par cela même, nier son antipode, ce monde, notre histoire ; et, en tant qu'il affirme cet « autre monde », comment que c'est encore et toujours sur une croissance métaphysique que repose notre foi en la science, — que nous aussi, nous qui cherchons aujourd'hui la connaissance, nous les impies et les antimétaphysiques nous empruntons encore notre feu à l'incendie qu'une foi vieillée mille années a allumé, cette foi chrétienne qui fut aussi la force de Platon et qui admettait que Dieu est la vérité et que la vérité divine... Mais que serait-ce si cela précisément devenait de plus en plus invraisemblable, si rien ne s'affirme plus comme divin, si ce n'est l'erreur, l'aveuglement, le mensonge, — si Dieu lui-même s'affirme comme notre plus long mensonge ?

345

*La morale en tant que problème.* — Le manque d'individualité de la morale en tant que problème. — Or, d'où vient que s'expie partout ; une personnalité affaiblie, mince, éteinte, qui se renie elle-même, n'est plus bonne à rien, — et, moins qu'à rien, — autre chose, à faire de la philosophie. Le « désintérêtement » point de valeur au ciel ni sur la terre ! les grands problèmes, nettement distincts, entre la morale et la religion, — mais pas entre tous le *grand amour*, et il n'y a que les esprits vigoureux, nés sans doute avec des pensées de froide curiosité. Dans ce dernier cas, il est admettant même qu'ils se laissent saisir, ne se laissant point par les êtres au sang de grenouille et par les débiles. Telle fantaisie de toute éternité, — une fantaisie qu'ils partagent avec toutes les braves petites femmes ? — Or, d'où vient que avec toutes les personnes, pas même dans les livres, personnes encore rencontré personne, pas même qu'elle était quelque chose placerait devant la morale comme si elle était un problème ? Il est duquel, qui ferait de la morale un problème et de ce problème son tourment, sa volupté et sa passion individuelles ? Il est duquel, jusqu'à présent, la morale n'a pas été un problème, pour au contraire, le terrain neutre, où, après toutes les méthodes

dissentiments et les contradictions, on finissait par tomber d'accord, le lieu sacré de la paix, où les penseurs se reposent d'eux-mêmes, où ils respirent et revivent. Je ne vois personne qui ait osé une critique des jugements de valeur moraux, je constate même, dans cette matière, l'absence de tentatives de la part de la curiosité scientifique, de cette imagination délicate et hasardeuse des psychologues et des historiens qui anticipé souvent sur un problème, qui le saisit au vol sans savoir au juste ce qu'elle tient. A peine si j'ai découvert quelques rares essais de parvenir à une *histoire des origines* de ces sentiments et de ces situations (ce qui est toute autre chose qu'une critique et encore aurait-il fallu pour encourager un penchant et un talent portés vers ce genre d'histoire — je constate aujourd'hui que c'était en vain !). Ces historiens (qui sont surtout des Anglais) sont de mince importance : ils se trouvent généralement encore, de façon ingénue, sous les ordres d'une morale définie ; ils en sont, sans s'en douter, les porte-bouchiers et l'escorte : ils suivent en cela ce préjugé populaire de l'Europe chrétienne, ce préjugé que l'on répète toujours avec tant de bonne foi et qui veut que les caractères essentiels de l'action morale soient l'altruisme, le renoncement, le sacrifice de soi-même, la pitié, la compassion. Leurs fautes habituelles, dans leurs hypothèses, c'est d'admettre une sorte de *consensus*<sup>2</sup> entre les peuples, au moins entre les peuples domestiqués, au sujet de certains préceptes de la morale et de conclure à une obligation absolue, même pour les relations entre les peuples étrangers. Quand, au contraire, ils se sont rendu compte de cette vérité, chez les différents peuples, les appréciations morales sont vraiment différentes, ils veulent en conclure que *toute* morale est une obligation. Les deux points de vue sont également enfantins. Ces erreurs dont il est peut-être convert : de casse d'un médicament sur un malade n'a aucun rapport avec les relations morales de ce malade, qu'elles soient scientifiques ou non, avec une vieille femme. Une morale pourrait même être dans une erreur : cette constatation ne ferait même pas de problème de sa valeur. — La *valeur* de ce médicament, de ce médicament, de ce médicament que l'on appelle morale, pour

(G)

LE CHAN

210 cela, ayant toute autre chose, qu'elle fut mise en question. Eh bien ! c'est précisément là notre œuvre. —

346

*Notre point d'interrogation.* Nous cherchons-nous En effet, on aura de la peine à nous aussi les oreilles. Qui sommes-nous mots, peut-être cherchons-nous simplement donc ? Si, avec une expression ancienne, nous voulions simplement nous appeler impies ou incrédules, ou encore immoralistes : nous faudrait de beaucoup que par là nous nous croyions désignés : nous sommes ces trois choses dans une phase trop tardive pour que l'on comprenne, pour que vous puissiez comprendre, messieurs ! indiscrets, dans quel état d'esprit nous nous trouvons. Non ! nous sentons plus l'amertume et la passion de l'homme détaché qui se force d'appréter son incrédulité à son propre usage, pour en faire un but, un martyr ! Au prix de souffrances qui nous ont rendus froids et durs, nous avons acquis la conviction que les événements courtes humaines, rien de pitoyable et de juste ; nous le savons, Dieu, immoral, « inhumain »

nous n'en ressentons que du dégoût, — nous nous mettons à rire rien qu'en trouvant « l'homme et le monde » placés l'un à côté de l'autre, séparés par la sublime présomption de la conjonction « et » ! Mais quoi ? N'aurions-nous pas fait ainsi, riens que nous sommes, un pas de plus dans le mépris des hommes ? Eh, par conséquent aussi, un pas de plus dans le pessimisme, dans le mépris de l'existence, telle que *nous* la percevons ? Ne serions-nous pas, par cela même, tombés dans le soupçon d'un contraste, le contraste entre ce monde où, jusqu'à présent, nous avions le sentiment d'être chez nous avec nos vénérations — ces vénérations à cause desquelles nous *supportions* peut-être de vivre — et un monde qui n'est autre que *nous-mêmes* : un soupçon implacable, foncier et radical à l'égard de nous-mêmes, qui s'empare toujours davantage de nous autres Européens, nous tient toujours plus dangereusement en sa puissance, et pourrait facilement placer les générations futures devant cette terrible alternative : « Supprimez ou vos vénération, ou bien — *voulez-vous-mêmes* ! » Le dernier cas aboutirait au nihilisme ; mais le premier est aboutirait-il pas aussi — au nihilisme ? — C'est là *notre* point d'interrogation !

347

*Créyants et leur besoin de croyance.* — On mesure le degré de dépendance qu'un (ou plus exactement son degré de faiblesse) au de principes « solides » qu'il lui faut pour se développer, de l'espèce que sa foi ne veut pas voir ébranlés parce qu'ils lui donnent soutien. Il me semble qu'aujourd'hui la plupart des gens qui ont encore besoin du christianisme : c'est pourquoi l'on peut ainsi accorder créance. Car l'homme est ainsi fait : on peut l'échafauder mille fois un article de foi, — en admettant qu'il ait toujours à le tenir pour « vrai », — mais il continuera toutefois à être sujet à cette célèbre « épreuve de force » dont parle la Bible. Les hommes ont encore besoin de métaphysique ; mais cet impétueux scepticisme qui se décharge, aujourd'hui encore, dans les masses avec des allures scientifiques et positivistes, ce désir d'avoir quelque chose de solide (tandis que la chaleur de ce désir recouvre de l'importance aux arguments en faveur de la religion aussi), le désir d'un appui, d'un soutien, bref, cet état de faiblesse qui, s'il ne crée pas les religions, les métaphysiques et de toute espèce, les conserve du moins. C'est un fait que tous ces systèmes positivistes s'étièvent la fumée d'un connissement pessimiste, quelque chose comme la fatigue — ou la crainte d'une déception nouvelle —

a

Celui qui brise leurs tables des valeurs, le voilà  
mais c'est celui-là le créateur.  
Des compagnons, voilà ce que cherche le créateur, et non de  
cadavres, des trouppeaux ou des croyants. Des créateurs commettent  
voilà ce que cherche le créateur, de ceux qui inscrivent des valen-  
tines sur des tables nouvelles.  
Des compagnons, voilà ce que cherche le créateur, des moissonneurs  
qui moissonnent avec lui : car chez lui tout est mûr pour la moisson.  
Mais il lui manque les cent fauilles : aussi, plein de colère, arrache-  
t-il les épis.

Des compagnons, voilà ce que cherchent  
aiguiser leurs fauilles. On les appellera destructeurs et contempliers  
bien et du mal. Mais ce seront eux qui moissonneront et qui serviront  
en fête.

Des créateurs comme lui, voilà ce que cherche Zarathoustra.  
Des créateurs et chômeurs avec lui : qu'a-t-il à faire  
ceux qui moissonnent et de cadavres !

troupeaux, de bergers et de cadavres !

Et toi, mon premier compagnon, repose en paix ! Je t'ai  
enseveli dans ton arbre creux, je t'ai bien abrité contre les loups.  
Mais je me sépare de toi, le temps est passé. Entre deux aurores,  
une nouvelle vérité s'est levée en moi.

une nouvelle venu  
Je ne dois être ni berger ni fossoyeur. Jamais plus je ne par-  
tirai pour la dernière fois j'ai parlé à un mort.  
Je veux me joindre aux créateurs, à ceux qui moissonnent  
le chômage : je leur montrerai l'arc-en-ciel et tous les échelons  
mènent au surhomme.  
Je chanterai mon chant aux solitaires et à ceux qui sont deu-  
la solitude ; et quiconque a des oreilles pour les choses inouïes  
alourdirai le cœur de ma félicité.  
Je marche vers mon but, je suis ma route ; je saurai par-  
tir sans guide. Je ne suis pas un retardataire. Qu'ainsi ma marche soit leur  
les hésitants et les retardataires.

AINSI PABLAIT ZARATHOUSTRA; I

L'animal le plus fier qu'il y ait sous le soleil et l'animal le plus rusé qu'il y ait sous le soleil — ils sont allés en reconnaissance. Ils ont voulu savoir si Zarathoustra vivait encore. En vérité, suis-je encore en vie ?

J'ai rencontré plus de dangers parmi les hommes que parmi les animaux. Zarathoustra suit des voies dangereuses. Puisent mes animaux me guider ! »

Lorsque Zarathoustra eut ainsi parlé, il se souvint des paroles du saint dans la forêt, il soupira et dit à son cœur :  
Puissé-je être plus rusé ! Puissé-je être fousièrement rusé, comme l'aspidon.

— Mais je démarre à un moment ; je prends mon temps, mais je suis toujours ma prudente ruse.

— Etsi ma prudence m'abandonne un jour : — hélas, elle aime à envoler ! — puisse du moins ma fierté voler avec ma folie !

— Ainsi commença le déclin de Zarathoustra.

Des créateurs comme lui, qui moissonnent et chôment avec lui : qu'a-t-il à faire de bergers et de cadavres ! Je t'ai troupeaux, de ton premier compagnon, repose en paix ! Et toi, mon arbre creux, je t'ai bien abrité contre les loups ; enseveli dans ton arbre creux, je t'ai bien abrité contre les loups ; Mais je me sépare de toi, le temps est passé. Entre deux aurores, une nouvelle vérité s'est levée en moi.

une nouvelle venu  
Je ne dois être ni berger ni fossoyeur. Jamais plus je ne par-  
tirai pour la dernière fois j'ai parlé à un mort.  
Je veux me joindre aux créateurs, à ceux qui moissonnent  
le chômage : je leur montrerai l'arc-en-ciel et tous les échelons  
mènent au surhomme.  
Je chanterai mon chant aux solitaires et à ceux qui sont deu-  
la solitude ; et quiconque a des oreilles pour les choses inouïes  
alourdirai le cœur de ma félicité.  
Je marche vers mon but, je suis ma route ; je saurai par-  
tir sans guide. Je ne suis pas un retardataire. Qu'ainsi ma marche soit leur  
les hésitants et les retardataires.

LES DISCOURS DE ZARATHOUSTRA

LETTRES MORALISTES

vous dire trois métamorphoses de l'esprit : comment l'esprit chameau, comment le chameau devient lion, et comment enfin l'enfant.

ment fardeau pesant pour l'esprit, pour l'esprit patient et en qui domine le respect : sa vigneur réclame le fardeau plus pesant.

elle comme le chameau et veut un bon chargement.  
Sil de plus pesant ? ainsi interroge l'esprit robuste. Dites-le,  
en que je le charge sur moi et que ma force se réjouisse.  
pas cela : s'humilier pour faire souffrir son orgueil ? Faire

ne pour tourner en dérision sa sagesse ?  
est-ce cela : déserter une cause, au moment où elle célèbre  
Monte sur de hautes montagnes pour tenter le tentateur ?  
est-ce cela : se nourrir des glands et de l'herbe de la

« Ce  
cœu[r].

5

connaissance, et souffrir la faim dans son âme, pour l'amour de la vérité ?  
Ou bien est-ce cela : être malade et renvoyer les consolateurs ; se lier d'amitié avec des soudis qui n'entendent jamais ce que tu veux ?  
Ou bien est-ce cela : descendre dans l'eau sale si c'est l'eau de la vérité, et ne point repousser les froides grottoes et les brillants crapauds ?  
Ou bien est-ce cela : aimer qui nous méprise et tendre la main au fantôme lorsqu'il veut nous effrayer ?  
L'esprit robuste charge sur lui tous ces fardeaux pesants ; telle chameau qui siroté chargé se hâte vers le désert, ainsi lui se hâte son désert.

Mais au fond du désert le plus solitaire s'accomplit la seconde métamorphose : ici l'esprit devient lion, il veut conquérir la liberté, être maître de son propre désert.

Il cherche ici son dernier maître : il veut être l'ennemi de ce maître qui n'est l'ennemi de son dernier dieu ; il veut lutter pour la victoire avec le grand dragon.

Quel est le grand dragon que l'esprit ne veut plus appeler ni dire ? « Tu dois », s'appelle le grand dragon. Mais l'esprit du lion dit : « Je veux. »

« Tu dois » le guette au bord du chemin, étincelant d'on sort, carapace aux mille écailles, et sur chaque écaille brille en dorées : « Tu dois ! »

Des valeurs de mille années brillent sur ces écailles, et ainsi j'aurai plus puissant de tous les dragons : « Tout ce qui est valeureux sur moi. »

Tout ce qui est valeur a déjà été créé, et c'est moi qui reproduis toutes les valeurs créées. En vérité il ne doit plus y avoir de veux ! Ainsi parle le dragon.

Mes frères, pourquoi est-il besoin du lion de l'esprit ? Mes frères, pourquoi est-il respectueux ne suffit-elle pas à un être robuste qui s'abstient et qui est respectueux ?

Créer des valeurs nouvelles — le lion même ne le peut pas mais se rendre libre pour la création nouvelle — c'est ce que la puissance du lion.

Se faire libre, opposer une divine négation, même au devoir

mes frères, est la tâche où il est besoin du lion.

Conquérir le droit de créer des valeurs nouvelles —

Conquerir le droit de créer des valeurs nouvelles —

Conquerir le droit de créer des valeurs nouvelles —

Conquerir le droit de créer des valeurs nouvelles —

Conquerir le droit de créer des valeurs nouvelles —

Conquerir le droit de créer des valeurs nouvelles —

Mais dites-moi, mes frères, que peut faire l'enfant que le lion ne pouvait faire ? Pourquoi faut-il que le lion ravisseur devienne enfant ?

— L'enfant est innocence et oubli, un renouveau et un jeu, une roue qui roule d'elle-même, un premier mouvement, une sainte affirmation.

Oui, pour le jeu de la création, ô mes frères, il faut une sainte affirmation : l'esprit veut maintenant sa propre volonté, celui qui est perdu au monde veut gagner son propre monde.

— Je vous ai nommé trois métamorphoses de l'esprit : comment l'esprit devient chameau, comment l'esprit devient lion, et comment enfin le lion devient enfant.

Ainsi parlait Zarathoustra. Et en ce temps-là il séjournait dans la vallée qu'on appelle : la Vache multicolore !

Les femmes savent cela, les plus délicates : un peu plus grasses qu'un peu plus maigres — ah ! comme il y a beaucoup de destinées dans peu de chose !

L'homme est difficile à découvrir, et le plus difficile encore pour l'esprit de lourdeur.

Mais celui-là s'est découvert lui-même qui dit : Ceci est *mon* plaisir ! Mais ses paroles il a fait taire la taupe et le nain qui disent : « Bien pour tous, mal pour tous. »

En vérité, je n'aime pas non plus ceux pour qui toutes choses bonnes et qui appellent ce monde le meilleur des mondes, mais qui appelle des satisfaisants.

Le contentement qui goûte de tout : ce n'est pas là le meilleur plaisir ! J'honore la langue du gourmet, le palais délicat et difficile à dire : « Moi » et « Oui » et « Non ». Mais tout mâcher et tout digérer — c'est faire comme les cochons !

Dire toujours *I-A* ! , c'est ce qu'appellent seuls l'âne et ceux qui de son espèce ! —

C'est le jaune profond et le rouge intense que *mon* goût désire, il mêle du sang à toutes les couleurs. Mais celui qui crêpit sauf de blanc révèle par là qu'il a une âme crépée de blanc.

Les uns amoureux des momies, les autres des fantômes également ennemis de la chair et du sang — comme ils sont en contradiction avec mon goût ! Car j'aime le sang.

Et je ne veux pas demeurer où chacun crache et bave, maintenant *mon* goût, — je préférerais de beaucoup vivre au milieu des voleurs et les parjures. Personne n'a d'or dans la bouche.

Mais les lécheurs de crachats me repugnent plus encore que la plus répugnante que j'ai trouvée parmi les hommes, je l'appelle parasite : elle ne voulait pas aimer et elle voulait vivre de lait.

J'appelle malheureux tous ceux qui n'ont à choisir qu'une chose : devenir des bêtes féroces ou de féroces dompteurs, auprès d'eux je ne voudrais pas dresser ma tente.

J'appelle encore malheureux ceux qui sont obligés de vivre toujours, — ils ne sont pas à mon goût, tous ces peaux d'épiciers, ces rois et tous ces autres gardiens de pays qui danser, moi aussi, j'ai appris à attendre, à attendre,

mais à m'attendre, moi. Et j'ai surtout appris à me faire marcher, à courir, à sauter, à grimper et à danser.

Car ceci est ma doctrine : qui veut apprendre à voler, apprendre à se tenir debout, à marcher, à courir, à danser : on n'apprend pas à voler du premier coup ! Avec des échelles de corde j'ai appris à escalader plus

avec des jambes agiles j'ai grimpé sur de hauts mâts : être assis sur les hauts mâts de la connaissance, quelle félicité ! —

— flamber sur de hauts mâts comme de petites flammes : une petite flammèche, seulement, mais pourtant une grande consolation pour les naufragés ! —

— j'arrive à ma vérité par bien des chemins et de bien des cheminées : je ne suis pas monté par une seule échelle à la hauteur de mon œil regardé dans le lointain.

— j'arrive toujours à contrecoeur que j'ai demandé mon chemin, — j'arrive toujours contraire ! J'ai toujours préféré interroger et essayer et interroger, ce fut là toute ma façon de marcher : — et, évidemment, il faut aussi apprendre à répondre à de pareilles questions :

— ceci est — de mon goût : — ce n'est ni un bon ni un mauvais goût, mais c'est *mon* goût, — je n'ai ni à être honteux ni à me cacher.

— je suis maintenant *mon* chemin, — où est le vôtre ? » Voilà que je répondais à ceux qui me demandaient « le chemin ». Car le chemin n'existe pas.

parlait Zarathoustra.

### DES VIEILLES ET DES NOUVELLES TABLES<sup>1</sup>

#### 1

Assis là et j'attends, entouré de vieilles tables brisées et aussi instables à demi écritures. Quand viendra mon heure ?

— je descende, de mon déclin : car je veux retourner trois fois auprès des hommes.

— je j'attends maintenant : car il faut d'abord que me signes annonçant que *mon* heure est venue, — le lion assaillant de colombes<sup>2</sup>.

— je parle comme quelqu'un qui a le temps, je me parle à moi-même. —

#### 2

Assis au pied d'un arbre, j'attends, entouré de vieilles tables brisées et aussi instables à demi écritures. Quand viendra mon heure ?

— je croyais tous savoir, depuis longtemps, animal pour l'homme.

Toute discussion sur la vertu leur semblait une chose vicielle et fatiguée, et celui qui voulait bien dormir parlait encore du « bien » avant d'aller se coucher.

J'ai secoué la torpeur de ce sommeil lorsque j'ai enseigné : Personne n'aime le créateur qui est bien et mal : — si ce n'est le créateur ! ne sait encore ce qui est bien et mal : — mais c'est le créateur qui crée le bien et le mal de toutes choses.

Et je leur ai ordonné de renverser leurs vieilles chaires, et, partant de la splendeur effritée de ce passé qui tombe en ruines.

En vérité, pareil aux précheurs de pénitence et aux fous anathématisé ce qu'ils ont de grand et de petit, — la petitesse qu'ils ont de meilleur, la petitesse de ce qu'ils ont de pire, dont je riais.

Mon sage désir jaillissait de moi avec des cris et des rires une sagesse sauvage vraiment il est né sur les montagnes grand désir aux ailes bruissantes.

Et souvent il m'a emporté bien loin, au-delà des montagnes, au milieu du rire : alors il m'arrivait de voler en étoiles, à travers des extases ivres de soleil comme une flèche, à travers des avenir que nul rêve n'avait au-delà, dans les lointains avenir que nul réve n'avait mis plus chauds que jamais imaginer n'en rêva : là-bas dansants ont honte de tous les vêtements : —

— afin que je parle en paraboles, que je balbutie et que comme les poètes ; et, en vérité, j'ai honte d'être obligé d'être poète ! —

Où tout devenir me semblait danses et malices divines, où déchaîné et effréné se réfugiait vers lui-même : —

— comme une éternelle fuite de soi et une éternelle fuite de soi chez les dieux nombreux, comme une bienheureuse fuite de soi, une répétition et un retour vers soi-même des breux : —

Où tout temps me semblait une bienheureuse moquerie où la nécessité était la liberté même qui se jouait au l'aiguillon de la liberté : —

Où j'ai retrouvé aussi mon vieux démon et mon nomme

déjouleur et tout ce qu'il a créé : la contrainte, la loi, la nécessité, la conséquence, le but, la volonté, le bien et le mal : — car ne faut-il pas qu'il y ait des choses *sur* lesquelles on puisse monter et passer ? Ne faut-il pas qu'il y ait — à cause de ceux qui sont au-dessus des hommes, semblable à de seconds couchants

3

— Est la aussi que j'ai ramassé sur ma route le mot de « surhomme » cette doctrine : l'homme est quelque chose qui doit être surmonté, l'homme est un pont et non un but : se disant bienheureux de midi et de son soir, une voie vers de nouvelles aurores : — la parole de Zarathoustra sur le grand Midi et tout ce que j'ai dit au-dessus des hommes, semblable à de seconds couchants

— Je leur ai ordonné de rire de leurs sages austères, et je les ai en garde contre tous les noirs épouvantails plantés sur l'arbre de la vérité, je leur fis voir aussi de nouvelles étoiles et de nouvelles

— sur les nuages, le jour et la nuit, j'ai étendu le rire, comme une toile multicolore.

— J'ai enseigné toutes mes pensées et toutes mes aspirations : à joindre tout ce qui chez l'homme n'est que fragment et éclat, — lugubre hasard, —

— poète, en devinier d'énigmes, en rédempteur du hasard, je devais à être créateurs de l'avenir et à sauver, en créant, tout

— ce qui était dans l'homme et transformer tout « ce qui était » que la volonté dise : « Mais c'est ainsi que je voulais que c'est ainsi que je le voudrai —. »

— Cela que j'ai appelé salut pour eux, c'est cela seul que je devrais appeler salut. —

— J'attends *mon* salut, — afin de retourner une dernière fois je veux disparaître et, en mourant, je veux leur offrir

— de mes dons !

— Car c'est cela que j'ai vu jadis et, tandis que je battais coulaient sans cesse. —

— Zarathoustra, lui aussi, veut disparaître : maintenant comprendre, entouré de vieilles tables brisées et de nouvelles amitiés.

Regardez, voici une nouvelle table : mais où sont mes frères ? — porteron avec moi dans la vallée et dans les cœurs de chair ? — Ainsi l'exige mon grand amour pour les plus éloignés : *nemus* point ton prochain ! L'homme est quelque chose qui doit surmonté.

On peut arriver à se surmonter par des chemins et des nombreux : c'est à *toi* d'y parvenir ! Mais le bouffon seul,

« On peut aussi sauter par-dessus l'homme. »  
Surmonte-toi toi-même, même dans ton prochain : il n'est pas de compensation.

Celui qui ne peut pas se commander à soi-même doit obéir à qui a qui savent se commander, mais il s'en faut encore de peu qu'ils sachent aussi s'obéir !

## 5

Telle est la manière des âmes nobles : elles ne veulent pris pour rien, et, moins que toute autre chose, la vie. Celui qui fait partie de la populace veut vivre pour rien, autres, à qui la vie s'est donnée, — nous réfléchissons toutes que nous pourrions donner de mieux en échange !

Et en vérité, c'est une noble parole, celle qui dit : « Cela nous a promis, nous voulons le tenir — à la vie ! »

On ne doit pas vouloir mourir, lorsque l'on ne donne pas l'on ne doit pas vouloir mourir !

Car la jouissance et l'innocence sont les deux choses pudiques : aucune des deux ne veut être cherchée. Il faut — mais il vaut mieux encore chercher la faute et la douleur

## 6

Ô mes frères, le premier-né<sup>1</sup> est toujours sacrifié. Ô mes frères, qui est le dompteur des fleuves, les plus des premiers-nés.

Nous saignons tous au secret autel des sacrifices innocents, nous rôlissions tous en l'honneur des vieilles idoles. Ce qu'il y a de mieux en nous est encore jeune, c'est les vieux gosiers. Notre chair est tendre, notre peau n'est d'agneau : — comment ne tenterions-nous pas de ces idolâtres !

Il habite encore en *nous-mêmes*, le vieux prêtre idolâtre qui se prépare à faire un festin de ce qu'il y a de mieux en nous. Hélas ! nos sœurs, comment des premiers-nés ne seraient-ils pas sacrifiés ! Mais ainsi il veut notre qualité ; et j'aime ceux qui ne veulent point conserver. Ceux qui sombrent, je les aime de tout mon cœur : car tout de l'autre côté.

## 7

On peut arriver à la vérité : peu de gens le savent ! Et celui qui le sait ne veut dire ! Moins que tous les autres, les bons. Ces bons ! — *Les hommes bons ne disent jamais la vérité* ; être comme telle façon est une maladie pour l'esprit. Cependant, ces bons, ils se rendent, leur cœur répète et leur raison mais celui qui obéit ne s'entend pas lui-même ! Ce qui pour les bons est mal doit se réunir pour faire naître la place téméraire, la longue méfiance, le cruel non, le dégoût, dans la vie, — comme il est rare que tout cela soit réuni !

Brisez, brisez-moi les vieilles tables, vous qui cherchez la mauvaise conscience, naquit jusqu'à présent toute celles semences cépendant que — naît la vérité.

## 8

Sur les planches jetées sur l'eau, quand des passerelles et des pâris passent sur le fleuve : en vérité, alors on n'ajoutera plus qu'après qu'il dira que « tout coule<sup>1</sup> ». Mais, les imbeciles eux-mêmes le contredisent. « Comment ! tout coule ? Les planches et les balustrades sont pourtant solides ! »

Sur le fleuve tout est solide, toutes les valeurs des choses, toutes, tout ce qui est "bien" et "mal" : tout cela est solide. Cet hiver, qui est le dompteur des fleuves, les plus imbeciles qui disent alors : « Tout ne serait-il pas — un être immobile », — c'est là un véritable enseignement à une chose pour les temps stériles, une bonne consolation hivernal et les séductrices.

« Au fond tout est immobile » — : mais le vent du dégel élève

protestation contre cette parole !

Le vent du dégel, un taureau qui ne laboura point, — un taureau furieux et destructeur qui brise la glace avec des cornes en colère !

Glace cependant — *briše les passerelles* !

Ô mes frères ! tout ne coule-t-il pas maintenant ? Toutes balustrades et toutes les passerelles ne sont-elles pas tombées à l'eau ?

Qui se tiendrait encore au « bien » et au « mal » ?

« Malheur à nous ! gloire à nous ! le vent du dégel souffle !

Prêchez ainsi, mes frères, à travers toutes les rues.

9

Il y a une vieille folie qui s'appelle bien et mal. La roue de la folie a tourné jusqu'à présent autour des devins et des astrologues ; et c'est pourquoi jadis on croyait aux devins et aux astrologues.

Jadis on croyait que tout était fatalité : « Tu dois, car il le faut ! »

On croyait que tous les devins et de tous les astrologues

Puis on se méfia de tous les devins et de tous les astrologues. C'est pourquoi l'on crut que tout était liberté : « Tu peux veux ! »

Ô mes frères ! sur les étoiles et sur l'avenir on n'a fait présent que des suppositions sans jamais savoir : et c'est pourquoi j'ai dit jadis en parabole : « Ceci précisément est de la

savoir !

10

« Tu ne déroberas point ! Tu ne tueras point ! » Ces paroles appelaient saintes jadis : devant elles on courbait les genoux, baissait la tête, et l'on ôtait ses souliers.

Mais je vous demande : où y eut-il jamais de meilleurs assassins dans le monde, que les brigands et les meilleurs provoqués par ces saintes paroles ?

N'y a-t-il pas dans la vie elle-même — le vol et l'assassinat sanctifiant ces paroles, n'a-t-on pas assassiné la vérité elle-même, sanctifiant ces paroles, n'a-t-on pas assassiné la mort que de sanctifier Ou bien était-ce prêcher la mort que de sanctifier

Ou bien contredisait et déconseillait la vie ? — Ô mes frères, moi les vieilles tables.

11

« Cet est ma pitié à l'égard de tout le passé que je le vois abandonné à la grâce, à l'esprit et à la folie de toutes les nations de l'avenir, qui transformeront tout ce qui fut en un pont elles-mêmes !

Cet grand despote pourrait venir, un démon malin qui forcerait tout être par sa grâce et par sa disgrâce : jusqu'à ce que le passé serve pour lui un pont, un signal, un héros et un cri de coq. Mais ceci est l'autre danger et mon autre pitié : — les pensées de qui fait partie de la populace ne remontent que jusqu'à son avenir, — mais avec le grand-père finit le temps.

Tout le passé est abandonné : car il pourrait arriver un jour où la populace devînt maître et qu'elle noyât dans des eaux basses tout entière. Pourquoi, mes frères, il faut une nouvelle noblesse, adversaire de celle qui est populace et despote, une noblesse qui écrirait de même mot « noble » sur des tables nouvelles. Quant beaucoup de nobles pour qu'il y ait de la noblesse ! Ou comme j'ai dit jadis en parabole : « Ceci précisément est de la noblesse que j'aurai bientôt beauco

up de Dieu ! »

12

« Cet est ma pitié à l'égard de tout le passé que je le vois abandonné à la grâce, à l'esprit et à la folie de toutes les nations de l'avenir, — mais avec le grand-père finit le temps.

Pourquoi, mes frères, il faut une nouvelle noblesse que vous devez être pour moi des créateurs et des éducateurs, — de l'avenir, —

pour une noblesse que vous puissiez acheter comme avec de l'or d'épicier : car ce qui a son prix a peu de valeur originale qui sera dorénavant votre honneur, mais qui vous fera honneur ! Votre volonté et votre pas en vous dépasser vous-mêmes, — que cela soit votre

autre honneur n'est pas d'avoir servi un prince — encore les princes ! — ou bien d'être devenu le rempart fin que ce qui est soit plus solide !

La grâce, soit devenue courtisane à la cour et que vous soyez multicolores comme le flamant, debout pendant de sur les bords plats de l'étang.

Enim debout est un mérite chez les courtisans ; et tous

les courtisans croient que la permission d'être assis sera une louer ! — Et, en vérité, quel que soit le pays où ce « Saint-Espirit » félicités dont ils mourront après la mort ! —

Ce n'est pas non plus qu'un esprit qu'ils appellent saint ait conduit ses chevaliers, le cortège de ses chevaliers était toujours précédé de chèvres, d'oies, de fous et de toqués !

Ô mes frères ! ce n'est pas en arrière que votre noblesse regarde, mais au-delors ! Vous devez être des expulsés de l'humanité et de tous les pays de vos ancêtres !

Vous devez aimer le pays de vos enfants : que cet amour soit pour lui que j'ordonne à vos voiles de chercher encore

Vous devez racheter auprès de vos enfants d'être les enfants de pères : c'est ainsi que vous délivrerez tout le passé ! Je place dessus de vous cette table nouvelle !

## 13

« Pourquoi vivre ? tout est vain ! Vivre — c'est battre de l'air pour vivre — c'est se brûler et ne pas arriver à se chauffer. » — Ces bavardages vieillis passent encore pour de la « sagesse ». Ces vieux, ils sentent le renfermé, c'est pourquoi on les sent vieux, elle aussi, rend noble. — davantage. La pourriture, elle aussi, rend noble. — Des enfants peuvent ainsi parler : ils craignent le feu, sauf à brûler ! Il y a beaucoup d'enfantillage dans les vieux !

sagesse. Et celui qui bat toujours la paille, comment aurait-il le temps de moquer lorsqu'on bat le blé ? On devrait bâillonner de rire ! Ceux-là se mettent à table et n'apportent rien, pas même faim : — et maintenant ils blasphèment : « Tout est vain ! Mais bien manger et bien boire, ô mes frères, cela n'est pas un art vain ! Brisez, brisez-moi les tables des mécontents !

## 14

« Pour les purs, tout est pur » — ainsi parle le peuple. « Pour les purs, tout est pur ! » — ainsi parle le peuple. « Pour les purs, tout est pur ! » — ainsi parle le peuple.

Car tous ceux-là ont l'esprit malpropre ; surtout ceux qui n'ont ni repos qu'ils n'aient vu le monde *par-devant*, — ces hallucinés de l'arrière-monde !

C'est à eux que je le dis en plein visage, quoique cela choque la conscience : en ceci le monde ressemble à l'homme, il a un derrière, cela est vrai !

Il y a dans le monde beaucoup de fange : cela est vrai ! mais ce n'est pas à cause de cela que le monde est un monstre fangeux !

La sagesse veut qu'il y ait dans le monde beaucoup de choses qui sont mauvaises : le dégoût lui-même crée des ailes et des forces qui tentent des sources !

Les meilleurs ont quelque chose qui dégoûte ; et le meilleur même indique chose qui doit être surmonté ! — Mes frères ! il est sage qu'il y ait beaucoup de fange dans le tableau !

## 15

Entendu de pieux hallucinés de l'arrière-monde dire à leur maîtresse : « Ses meilleures paroles comme celle-ci et, en vérité, sans malice ni envie contre lui ! »

Telle est donc le monde ! Ne remuez même pas le doigt pour vous y opposer. Cela leur apprendra à renoncer à leur propre raison, tu devrais l'étouffer et l'égorger ; car cette partie du monde ; — ainsi tu apprendras toi-même à renoncer à ton plaisir !

Brisez-moi, ô mes frères, ces vieilles tables des dévots !

Brisez-moi, ô mes frères, ces vieilles tables des dévots !

## 16

Et beaucoup, désapprend tous les désirs violents » —

Il murmure aujourd'hui dans toutes les rues obscures.

Il est ratigue, rien ne vaut la peine ; tu ne dois pas trouver suspendue cette nouvelle table, même sur la tête !

Brisez, brisez même cette nouvelle table ! Les gens

AINSI PARLAIT ZARATHOUSKRA

— Car, en vérité, mesdemoiselles, il est mort ! Mais pour celui qui laisse mourir une source de joie : mais pour celui qui laisse mourir la tristesse, toutes les sources de l'estomac gâté, le père de la tristesse, toutes les sources empoisonnées.

Connaître : c'est une joie pour celui qui a connu. Celui qui est fatigué est sous l'empire d'une volonté étrangère ; mais les vagues jouent avec lui. Et c'est ainsi que font tous les hommes faibles : ils se perdent dans leur lassitude finit par demander : « Pourquoi ? »

leurs chemins. Et leur association nous jamais suivi ce chemin ? Tout est égal ! » C'est à eux qu'il est agréable d'entendre prêcher : « Rien ne peine ! Vous ne devez pas vouloir ! » Cela cependant est une

la servilité.  
Ô mes frères ! Zarathoustra arrive comme un coup devenu pour tous ceux qui sont fatigués de leur chemin ; bien éternueront à cause de lui !

Mon haleine libre souffle aussi à travers les  
et dans les esprits prisonniers !  
La volonté délivré : car la volonté est créatrice ; c'est la  
enseigne. Et ce n'est que pour créer qu'il vous faut apprendre,  
qu'il vous faut faire.

J'enseigne. — Et vous...  
Et c'est aussi de moi seulement qu'il vous faut apprendre ! — Que celui qui a des tendances.

Il y a sur terre beaucoup de bonnes inventions, les unes utiles, les autres agréables : c'est pourquoi il faut aimer la terre.  
Et quelques inventions sont si bonnes qu'elles sont comme le sein d'une femme, à la fois utiles et agréables.  
Mais vous autres qui êtes fatigués du monde et paresseux ! Il faut puis caresser de verges ! à coups de verges il faut vous rendre les jambes alertes.

Car si vous n'êtes pas des malades et des créatures usées, dont la fatigue, vous êtes de rusés paresseux ou bien des jouisseurs, mais gourmands et sournois. Et si vous ne voulez pas recommencer à vieillir, vous devez — disparaître !

Il faut pas vouloir être le médecin des incurables : ainsi enseigne l'Amoustra : disparaîssez donc !  
Ainsi il faut plus de *courage* pour faire une fin, qu'un vers nouveau :  
Ils savent tous les médecins et tous les notées. —

que savent tous les meublants et tous les poete. —

Frères, il y a des tables créées par la fatigue et des tables d'indolente paresse, la paresse pourrie : quoiqu'elles parlent de la mort, elles veulent être écoutées de façons différentes. — *C'est un homme languissant !* Il n'est plus éloigné de son but que

ceremonie distinguant : il est plus éloigné de son état que l'ami ; mais, à cause de sa fatigue, il s'est couché, boudeur, fatigué de son chemin, de la terre, de son but desfatiguer ! il va want pas faire un ras de plus — ce brave !

ame : il ne veut pas faire un pas de plus, — ce brave :  
telle le soleil darde ses rayons sur lui, et les chiens voudraient  
l'arrêter : mais il est couché là dans son entêtement et préfère

... sommer à un empan de son but ! En venne, il faudra que par les cheveux vers son ciel, — ce héros ! Il vaut mieux que vous le laissiez là où il s'est couché, et sommeil lui vienne, le sommeil consolateur, avec un

Opium rafraîchissante :  
enriché jusqu'à ce qu'il se réveille de lui-même, — jusqu'à  
ce qu'il se réveille de lui-même toute fatigué et tout ce qui en lui enseigne

tion de lui, mes frères, les chiens, les paresseux  
vive cette vermine grouillante : —  
vive cette vermine grouillante des gens « cultivés » qui se nourrit  
de nos idées ! —

Ce n'est pas en vain que vous avez laissé ce monde, lorsque vous serez dans l'autre. Ce n'est pas en vain que vous avez souhaité l'immortalité. Ce n'est pas en vain que vous avez souhaité l'éternité. Ce n'est pas en vain que vous avez souhaité l'au-delà. Ce n'est pas en vain que vous avez souhaité l'au-delà. Ce n'est pas en vain que vous avez souhaité l'au-delà. Ce n'est pas en vain que vous avez souhaité l'au-delà.

卷之三

卷之三

19

Je trace des cercles autour de moi et de saintes frontières.  
en a toujours moins qui montent avec moi sur des montagnes toujours plus hautes : j'élève une chaîne de montagnes toujours saintes. — Mais où que vous vouliez monter avec moi, mes frères : veillez ! qu'il n'y ait pas de parasites qui montent avec vous ! Un parasite : c'est un ver rampant et insinuant, qui veut s'engager de tous vos recoins malades et blessés.

Et ceci est son art de deviner où les âmes qui montent dans votre affliction et dans votre mécontentement fatiguées : c'est dans votre affliction et dans votre répugnance dans votre fragile pudeur, qu'il construit son nid répugnant. Là où le fort est faible, là où le noble est trop indulgent — qu'il construit son nid répugnant : le parasite habite où le grand petits recoins malades.

Quelle est la plus haute espèce chez l'être et quelle est l'espèce la plus basse ? Le parasite est la plus basse espèce, mais celui qui peut descendre la plus haute espèce nourrit le plus de parasites.

Car l'âme qui a la plus longue échelle et qui peut descendre bas : comment ne porterait-elle pas sur elle le plus de parasites ? — l'âme la plus vaste qui peut courir, au milieu de ses égarer et errer le plus loin, celle qui est la plus nécessaire à précipiter par plaisir dans le hasard : —

— l'âme qui est, qui plonge dans le devenir ; l'âme qui veut entrer dans le vouloir et dans le désir : — l'âme qui se fuit elle-même et qui se rejoint elle-même ; — l'âme la plus sage que la folie invente doucement : —

— l'âme qui s'aime le plus elle-même, en qui toutes choses montée et leur descente, leur flux et leur reflux : —

— l'âme qui n'aurait-elle pas les pires parasites ? l'âme la plus haute n'a pas de parasites !

20

Ô mes frères, suis-je donc si cruel ? Mais je vous dis : il faut encore le pousser ! Tout ce qui est aujourd'hui — tombe et se décomposera. Voudrait le retenir ? Mais moi — moi je veux encore faire. Connaissez-vous la volupté qui précipite les hommes profondeurs à pic ! — Ces hommes d'aujourd'hui comme ils roulent dans mes profondeurs !

Je suis un prélude pour de meilleurs joueurs, ô mes frères ! un exemple ! Faites selon mon exemple ! Et s'il y a quelqu'un à qui vous n'apprenez pas à voler, apprenez-le-moi — à tomber plus vite ! —

21

— comme les braves : mais il ne suffit pas d'être bon sabreur, — il faut savoir qui l'on frappe !

— souvent il y a plus de bravoure à s'abstenir et à passer : afin de servir pour un ennemi plus digne !

— lorsque vous devez avoir que des ennemis dignes de haine, mais point d'ennemis dignes de mépris : il faut que vous soyez fiers de votre haine, c'est ce que j'ai enseigné une fois déjà !

— souvent vous reserver pour un ennemi plus digne, ô mes amis : c'est alors qu'il y a beaucoup devant lesquels il faut passer, — tout devant la canaille nombreuse qui vous fait du tapage à envoyer parmi les hommes parlant du peuple et des nations.

— vos yeux de leur « pour » et de leur « contre » ! Il y a là de justice et d'injustice : celui qui est spectateur se fâche, spectateur et frapper dans la masse — c'est tout un : c'est allez-vous-en dans les forêts et laissez reposer votre épée ! vos chemins ! Et laissez le peuple et les nations suivre les des chemins obscurs, en vérité, où nul espoir ne scintille

— elles ramassent les plus petits avantages dans toutes les

— elles s'imitent, là où tout ce qui brille — n'est plus qu'or

— n'est plus le temps des rois : ce qui aujourd'hui s'appelle

— donc comme ces nations imitent maintenant elles-mêmes

22

— ayant le pain gratuit, malheur à eux ! Après quoi Des quoi, s'entretiendraient-ils si ce n'était de leur

— tant qu'ils aient la vie dure !

## AINSI PARLAIT ZARATHOUSTRA

450

Ce sont des bêtes de proie : dans leur « travail » — il y a aussi un rapt ; dans leur gain — il y a aussi de la ruse ! C'est pourquoi il faut qu'ils aient la vie dure !

Il faut donc qu'ils deviennent de meilleures bêtes de proie. finies et plus rusées, des bêtes plus *semblables à l'homme* : car l'homme est la meilleure bête de proie.

L'homme a déjà pris leurs vertus à toutes les bêtes, c'est pourquoi il faut qu'il ait encore au-dessus de lui. Et si l'homme apprenait aussi à voler, malheur à lui ! à quelle hauteur — sautera-t-il ?

23

C'est ainsi que je veux l'homme et la femme : l'un apte à faire l'autre apte à engendrer, mais tous deux aptes à danser avec leurs jambes. Et que chaque jour où l'on n'a pas dansé une fois au moins perdu pour nous ! Et que toute vérité qui n'amène pas au rire hilariose nous semble fausse !

24

Veillez à la façon dont vous concluez vos mariages, veillez ce ne soit pas une mauvaise conclusion ! Vous avez consenti

il

il s'ensuit donc — une rupture ! Et il vaut mieux encore rompre le mariage que de se compromettre ! — Voici ce qu'une femme m'a dit : « Il est brisé les liens du mariage mais les liens du mariage m'avaient brisée — moi ! »

J'ai toujours trouvé que ceux qui étaient mal assortis et de la pire vengeance : ils se vengent sur tout le monde de peuvent plus marcher séparément.

C'est pourquoi je veux que ceux qui sont de bonne notre promesse seraît-elle une méprise ? »

— « Donnez-nous un déħai, une petite union pour que si nous sommes capables d'une longue union ! C'est une question d'être toujours à deux ! »

C'est ainsi que je conseille à tous ceux qui sont de que serait donc mon amour du surhomme et de l'homme si je conseillais et si je parlais autrement !

Une faut pas seulement vous multiplier, mais vous élever — ô mes frères, que vous soyez aidés en cela par le jardin du mariage.

25

qui a acquis l'expérience des anciennes origines finira par chercher les sources de l'avenir et des origines nouvelles. — Mes frères, il ne se passera plus beaucoup de temps jusqu'à ce qu'ils fassent de *nouveaux peuples*, jusqu'à ce que de nouvelles vies émergissent dans leurs profondeurs. — Le tremblement de terre — c'est lui qui enfouit bien des fontaines d'écriture beaucoup de soif : il élève aussi à la lumière les forces émblematique de terre révèle des sources nouvelles. Dans le même de peuples anciens, des sources nouvelles font irruption. — Enfin qui s'écrie : « Regardez donc, voici une fontaine pour l'espèce d'altérés, un cœur pour beaucoup de langoureux, une pour beaucoup d'instruments » : — c'est autour de lui que vit un *peuple*, c'est-à-dire beaucoup d'hommes qui essayent de commander et qui doit obéir — c'est ce que l'on essaie là. avec combien de longues recherches, d'essais et d'erreurs, de curiosités et les mystères !

Le temps humaine est une tentative, voilà ce que j'enseigne, — recherchez ; mais elle cherche celui qui commande ! Tentative, ô mes frères ! et non un « contrat » ! Brisez, échappez aux paroles qui sont des parades de coeurs lâches et timides !

26

Où est le plus grand danger de tout avenir humain ? — Il est dans les bons et les justes ? — Qui qui parlent et qui sentent dans leur cœur : « Nous qui est bon et juste, nous le possédons aussi ; meilleur que le mal que puissent faire les méchants : le mal que soit le mal que puissent faire les calomniateurs du siècle ! Je ne suis pas un être qui regarde dans le cœur des bons que font les bons est le plus nuisible des maux ! — Mais on ne le dira pas : « Ce sont des pharisiens ! » Mais on ne le juge pas : « Ce sont des justes eux-mêmes ne devaient pas le comprendre :

leur esprit est prisonnier de leur bonne conscience. La bêtise des bons est une sagesse insondable. Mais ceci est la vérité : il faut que les bons soient des pharisiens — ils n'ont pas de choix ! Il faut que les bons crucifient celui qui s'invente sa propre vérité ! Cela est la vérité ! Un autre cependant qui découvrit leur pays, — le pays, le cœur de nos enfants ! au large. Là-bas, plus fougueux que la mer, j'annoncie notre grand désir ! —

29

C'est le créateur qu'ils haissent le plus : celui qui brise des tables de vieilles valeurs, le briseur, — c'est lui qu'ils appellent criminel. Car les bons ne peuvent pas créer : ils sont toujours le commencement de la fin : — ils crucifient celui qui écrit des valeurs nouvelles sur des tables de vieilles valeurs, — ils crucifient eux-mêmes, — ils crucifient l'avenir des hommes ! L'avenir des hommes ! Les bons — furent toujours le commencement de la fin. —

27

Ô mes frères, avez-vous aussi compris cette parole ? et ce dit un jour du « dernier homme » ? — Chez qui y a-t-il les plus grands dangers pour l'avenir des hommes ? N'est-ce pas chez les bons et les justes ? N'est-ce pas chez les bons et les justes ! — Ô messie ! Brisez, brisez-moi les bons et les justes ! — Vous aussi compris cette parole ?

28

Vous fuyez devant moi ? Vous êtes effrayés ? Vous tremblez devant moi ? — Ô mes frères, ce n'est que lorsque je vous ai dit de dormir dans les petites victoires ! Et c'est maintenant seulement que lui vient la grande victoire ! Mais celui qui découvrit le pays « homme » a déclaré : « temps le pays « l'avenir des hommes ». Maintenant pour moi des matelots braves et patients !

Marchez droit, à temps, ô mes frères, apprenez à marcher droit ! Jammer est houleuse : il y en a beaucoup qui ont besoin de vous pour se dresser.

La mer est houleuse : tout est dans la mer. Eh bien ! allez, vieux amis-de-matelots !

Quiimporte la patrie ! Nous voulons faire voile vers là-bas, vers le pays de nos enfants ! au large. Là-bas, plus fougueux que la mer, j'annoncie notre grand désir ! —

29

Pourquoi si dur ? — dit un jour au diamant le charbon de terre, ne sommes-nous pas proches parents ? — » Pourquoi si mou ? O mes frères, je vous le demande : n'êtes-vous pas — mes frères ? Pourquoi si mou, si flétrissants, si mollassants ? Pourquoi y a-t-il de reniement, tant d'abnégation dans votre cœur ? si peu de force dans votre regard ? Pourquoi ne voulez pas être des destinées, des inexorables : — Pourquoi ne voulez pas étinceler, et trancher, et inciser : — Pourquoi ne veut pas éteindre avec moi ? Pourquoi ne duret ne veut pas éteindre avec moi ? Les créateurs sont durs. Et cela doit vous sembler bêtitude d'écrire votre main en des siècles, comme en de la cire molle, — d'écrire sur la volonté des millénaires, comme sur de plus dur que de l'airain, plus noble que l'airain. Le plus dur a fait dur.

30

Étonné ! Trêve de toute misère, toi ma nécessité ! Garde-moi tes petites victoires ! Mon nom d'amie que j'appelle destinée ! Toi qui es en moi et moi ! Garde-moi, et réserve-moi pour une grande victoire ! Mais celle qui s'est pas obscurci dans cette ivresse de plaisir quel pied n'a pas trébuché et n'a pas désappris à victoire ? —

- Pour qu'un jour je sois prêt et mûr lors du grand Mûr : pren  
mûr comme l'airain chauffé à blanc, comme le nuage gros d'éclairs
- le pis gonflé de lait : —
  - prêt à moi-même et à ma volonté la plus cachée : un arc  
brisé de connaître sa flèche, une flèche qui brûle de connaître  
l'étoile : —
  - une étoile prête et mûre dans son midi, ardente et transparente  
bienheureuse de la flèche céleste qui la détruit : —
- soleil elle-même et implacable volonté de Soleil, prête à détruire  
l'étoile : —

Ainsi parlait Zarathoustra.

THE CONVALESCENT

Un matin, peu de temps après son retour dans sa Zarathoustra s'élança de sa couche comme un fou, se mit d'une voix formidable, gesticulant comme s'il y avait sur une Autre que lui et qui ne voulait pas se lever ; et la voix Zarathoustra retentissait de si terrible manière que ses animaux s'approchèrent de lui et que de toutes les grottes et de toutes les fissures qui avoisinaient la grotte de Zarathoustra, tous ces derniers — voligeant, rampant et sautant, se disperseront.

Debout, pensée vertigineuse, surgis du plus profond de l'âme,  
Je suis ton chant du coq et ton aube matinale, dragon endormi,  
Toi ! Ma voix finira bien par te réveiller !  
Arrache les tampons de tes oreilles : écoute ! Change  
Ton visage ! Lève-toi ! Il y a assez de tonnerre ici pour deux.

parties : Levez-toi...  
tomber apprennent à entendre !  
Frotte tes yeux, afin d'en chasser le sommeil.  
Ecoute-moi aussi avec tes yeux aveuglement.  
C'est pour ceux qui sont nés aveugles.

meille pour ceux qui sont  
Et quand une fois tu seras éveillé, tu le resteras  
pas *mon* habitude de tirer de leur sommeil d'antiques  
leur dire — de se rendormir !  
Tu bouges, tu t'étares et tu râles ? Debout ! debou-  
râler — mais parler qu'il te faut ! Zarathoustra t'appelle  
l'impatie !

Moi Zarathoustra, l'affirmateur de la vie, l'affirmateur de la gloire, l'affirmateur du cercle — c'est toi que j'appelle, toi la plus profonde de mes pensées !

Ojole ! Tu viens, — je t'entends ! Mon abîme parle. J'ai retourné la lumière ma dernière profondeur !

Ojole ! Viens ici ! Donne-moi la main — — Ah ! Laisse ! Ah ! — dégoût ! dégoût ! dégoût ! — — Malheur à moi !

2

ans à peine Zarathoustra avait-il dit ces mots qu'il s'effondra à genou mort, et il resta longtemps comme mort. Lorsqu'il revint il était pâle et tremblant, et il resta couché et longtemps il ne sut manger ni boire. Il resta en cet état pendant sept jours ; ses yeux cependant ne le quittèrent ni le jour ni la nuit, si ce n'est que parfois son vol pour chercher de la nourriture. Et alors sur la couche de Zarathoustra tout ce qu'il ramenait dans une sorte que Zarathoustra finit par être couché sur un lit jaunes et rouges, de grappes, de pommes d'api, d'herbes et de pommes de pin. Mais à ses pieds, deux brebis qui avaient dérobées à grand-peine à leurs bergers étaient étendues. Après sept jours, Zarathoustra se redressa sur sa couche, prit une d'api dans la main, se mit à la flairer et trouva son odeur. Alors les animaux crurent que l'heure était venue de lui

— « Ahoustra, dirent-ils, voici sept jours que tu gis ainsi les jambes : ne veux-tu pas enfin te remettre sur tes jambes ? — La grotte : le monde t'attend comme un jardin. Le vent se déchaîne, des parfums qui veulent venir à toi ; et tous les ruisseaux viennent à toi. — Choses, soupirent après toi, alors que toi tu es resté seul sept jours, — sors de ta grotte ! Toutes les choses veulent venir à toi.

Le certitude est-elle venue vers toi, lourde et chargée de  
tress couché là comme une pâte qui lève, ton âme se  
boudait de tous ses bords. — »  
— animaux, répondit Zarathoustra, continuez à babiller  
moi écouter ! Votre babillage me réconforte : où l'on  
ne me semble étendu devant moi comme un jardin.  
N'y a-t-il pas dans les mots et les sons ! les mots et  
les ponts illusoires jetés  
sans arcs-en-ciel et des ponts illusoires jetés  
au loin séparés ?

## Résumé

La philosophie de Nietzsche, qu'elle séduise ou qu'elle choque, est à n'en pas douter intéressante à présenter aux étudiants de niveau gymnasial. S'agissant du questionnement moral notamment, cette philosophie, parce qu'elle dissèque les valeurs de notre monde contemporain, peut pousser les élèves à la réflexion – but de tout enseignement philosophique digne de ce nom. Nietzsche a d'ailleurs thématisé la question de l'éducation à la philosophie, et plus globalement de l'enseignement gymnasial : la première partie de ce travail est consacrée à cet aspect de sa pensée ; elle entend présenter l'opposition nietzschéenne à certains principes éducatifs qui se voient aujourd'hui peu remis en cause.

La seconde s'intéresse à quelques difficultés qu'il faut affronter lorsqu'on cherche à préparer un cours sur Nietzsche. Ce dernier nous paraît particulièrement compliqué à didactiser ; les écueils rencontrés ressortissent pour bonne part à la spécificité de l'œuvre nietzschéenne : œuvre labyrinthique, souvent aphoristique, souvent contradictoire (en apparence), et qui, mettant au jour des problèmes si nombreux, peut sembler au final n'en soulever aucun de manière sérieuse, ou n'être qu'une suite d'attaques sans contenu positif. Nous pensons néanmoins qu'il serait préférable de ne pas présenter le philosophe comme un simple négateur, et préférable également de ne pas éviter la lecture de textes du philosophe. Sa pensée est motivée par un projet que l'on ne peut réduire à un désir de destruction, bien au contraire : nous proposons quelques textes qui permettent d'apercevoir ce projet. Et s'agissant de la lecture, nous cherchons à montrer qu'éviter les textes de Nietzsche, les contourner par un discours qui les reformulerait, reviendrait à passer à côté de cette philosophie.

Notre mémoire, il est utile le préciser, se veut moins le descriptif d'une séquence que la réflexion préalable à son élaboration.

**Mots-clés :** Nietzsche, philosophie, culture, morale, éducation, lecture